
ALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE
PLUTEO
N.º CATENA


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 17
Sr. S. 16.
V. 17.
DEPOSITO
nella Lucchesi Palli

RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES.
TOME IV.



RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES,

En Vers et en Prose, tant imprimés que Manuscrits.

TOME IV.



A LONDRES,

t se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

LES

SŒURS DE LAIT.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

Par Mlle. RAIGNER DE MALFONTAINE.

ACTEURS.

Mme. BEAUPRÉ, *Veuve.*

JULIE, } *Filles de Mme. Beaupré, de 12 à 14 ans.*
HENRIETTE, }

MATHURINE, *Nourrice des filles de Mme. Beaupré.*

MADELON, } *Filles de Mathurine, & sœurs de lait des filles de Mme. Beaupré.*
BABET, }

La Scene est chez Mme. Beaupré.



LES SŒURS DE LAIT.

DRAME DE SOCIÉTÉ.

Le Théatre représente une Salle basse de la maison de Mme. Beaupré.

SCENE PREMIERE.

Mme. BEAUPRÉ, HENRIETTE.

Mme. BEAUPRÉ *traverse le Théatre pour sortir : dans le même instant Henriette le traverse du côté opposé ; sa mere l'arrête.*

Venez ici, Henriette ; où est votre sœur ?

HENRIETTE.

Elle est dans le jardin, où je crois

qu'elle s'amuse à courir après des papillons.

Mme. BEAUPRÉ.

La belle occupation ! Votre sœur est bien folle, bien légere ; elle n'est cependant plus une enfant, & il me déplaît fort de la voir ainsi courir de minuties en minuties, avec autant d'ardeur que l'on en auroit pour les choses les plus sérieuses. Pour vous, Henriette, je suis plus contente de vous ; quoique vous ne soyiez que la cadette, vous montrez plus de raison, & vous êtes moins évaporée. Que faisiez-vous là haut ?

HENRIETTE.

Ma chere mere, je repassois ma leçon de clavecin d'hier ; parce que mon maître m'a dit qu'il ne pouvoit pas venir aujourd'hui.

Mme. BEAUPRÉ.

C'est bien fait. Je sors pour quelques affaires ; lorsque votre sœur sera

rentrée, je vous charge de lui témoigner mon mécontentement. Je veux que vous lui donniez des leçons ; &, comme vous avez plus de raison qu'elle, j'entends qu'elle ait des égards pour vous, qu'elle vous écoute avec docilité. Dites-lui cela de ma part ; entendez-vous ?

HENRIETTE.

Oui, ma chere mere. (*Mme. Beaupré sort*).

SCENE II.

HENRIETTE, *seule.*

Mme. Beaupré est à peine sortie, qu'Henriette se redresse & se regarde dans les glaces en se donnant des airs.

Pour cela, Mlle. Julie, je vais bien battre votre caquet. Quoique vous

ſoyiez mon ainée, il faudra que vous m'obéiſſiez actuellement; oui, que vous m'obéiſſiez; car c'eſt ſûrement ce que ma mere a voulu dire. Auſſi, n'eſt-il pas étrange que ce ſoit l'âge qui établiſſe la ſubordination ? comme ſi, quoique plus jeune, on ne pouvoit pas être plus raiſonnable ! Moi, par exemple, ne ſuis-je pas faite pour commander à cette folle-là, qui n'a non plus d'intelligence... qui, au lieu d'étudier ſes leçons de clavecin, s'amuſe à cauſer avec le jardinier, & à lui voir planter ſes choux; qui eſt aſſez ſimple pour lui donner tout ſon argent, plutôt que d'en acheter des bijoux qui lui feroient honneur ?



SCENE III.

HENRIETTE, JULIE.

JULIE *entre d'un air d'empressement ; elle tient un boîte fermée.*

Ma sœur ! ma sœur ! viens voir les beaux papillons que j'ai attrapés.

HENRIETTE, *d'un air dédaigneux.*

Oui, cela est bien beau, vraiment.

JULIE.

Ils sont charmans, te dis-je ; je n'en ai point encore vu de plus brillans.

HENRIETTE.

Oui, en vérité, voilà une occupation bien digne d'une fille de votre âge.

JULIE.

Tu te trompes, ma sœur, ce n'est qu'un amusement.

HENRIETTE.

Eh bien ! soit : voilà un amusement d'une belle espece, & qui te fera bien de l'honneur dans le monde. Au lieu de t'appliquer à ton clavecin que tu négliges entiérement.

JULIE.

Oh ! mon clavecin m'ennuie, & je ne veux d'amusemens que ceux qui me plaisent.

HENRIETTE.

Tu as un goût vraiment distingué.

JULIE.

Comme tu voudras ; mais veux-tu que je te le dise ? j'aime la liberté, moi, sur-tout dans mes divertissemens. Qu'ai-je affaire de cet homme au ton rauque & dur, qui vient, d'un air de pédant, m'apprendre à me divertir, & qui ne parvient qu'à m'ennuyer autant que je le vois très-souvent s'ennuyer lui-même.

HENRIETTE, *pliant les épaules.*

Quelle petitesse d'idées !

JULIE.

Que veux-tu ? je pense comme cela. e me plais singuliérement dans notre ırdin ; j'y respire un air de liberté ui m'enchante. La fleur que j'ai vue aître est celle que je préfere pour me arer ; je trouve, ce me semble, un ıeilleur goût au fruit que j'ai vu croî- e & mûrir, & que je cueille de a main. Ces amusemens, s'ils n'ont ıs le brillant des tiens, sont au moins rt innocens.

HENRIETTE.

C'est fort bien dit ; mais ma mere, ıi n'a pas le goût rustique comme i, est fort mécontente, & tu devrois ur la satisfaire . . .

JULIE, *légéremet.*

Oui, je voudrois de tout mon cœur, ur lui plaire, que le clavecin fût

plus de mon goût... A propos! que je t'apprenne une nouvelle!

HENRIETTE.

Comment donc?

JULIE.

Mais une nouvelle qui te fera sûrement bien du plaisir.

HENRIETTE.

Eh quoi encore! dis donc vîte.

JULIE.

Devine.

HENRIETTE.

Oh! je ne sais pas deviner; tu m'impatientes.

JULIE.

Notre maman nourrice est ici.

HENRIETTE, *avec un grand éclat de rire.*

Ah mon Dieu! voilà ta nouvelle!

JULIE.

Mais, oui.

HENRIETTE.

C'eſt-là cette bonne nouvelle, cette grande nouvelle? mais je n'en reviens pas.

JULIE.

Eſt-ce qu'elle ne te fait pas plaiſir?

HENRIETTE.

Mais ni plaiſir, ni peine; je crois que je ne ſuis pas faite pour m'occuper beaucoup de ces gens-là.

JULIE.

Elle eſt pourtant ta nourrice, auſſi bien que la mienne.

HENRIETTE.

A la bonne heure.

JULIE.

Elle a amené nos deux ſœurs de lait, Madelon & Babet.

HENRIETTE.

Que m'importe?

JULIE.

Tu es bien froide, il me semble que la reconnoissance...

HENRIETTE, *piquée & avec hauteur.*

Point de leçons, s'il vous plaît, Mademoiselle; c'est à moi de vous en donner. Songez seulement à vous comporter avec plus de retenue qu'à votre ordinaire.

JULIE.

Eh mais! mais tu badines, je crois.

HENRIETTE.

Point du tout. Demandez à ma mere; elle sait combien j'ai plus de raison que vous, & m'a chargé de vous commander, entendez-vous, Mademoiselle? Ainsi prenez garde de vous compromettre dans l'accueil que vous ferez à votre nourrice.

JULIE.

Bien. Comme je me moque de tes ordres. (*Elle sort en sautant & en chantant*).

SCENE IV.

HENRIETTE, *seule.*

Eh bien ! voyez donc cette extravagante, comme elle est rétive, opiniâtre. Oh ! pour cela, j'en aurai raison. Mais bon ! voici la nourrice ; elle ne l'aura sûrement pas rencontrée. (*Aussi-tôt qu'elle apperçoit entrer Mathurine, elle va s'asseoir dans un coin du théatre, tire de son sac une piece de broderie & travaille*).



SCENE V.

HENRIETTE, MATHURINE, MADELON, BABET.

MATHURINE *entre d'un air épanoui, ses filles la suivent d'un air honteux & décontenancé.*

Eh bon jour m'n'enfant, mon Henriette! Jésus! comme la v'là brave & grandelette!

HENRIETTE, *sans la regarder.*

Bon jour, ma Bonne.

MATHURINE.

Comme ça est devenu grand & gentil! Moi qui ai vu ça si petit. Mon Dieu! ça me confond. Embrasse-moi donc, ma pauvre enfant; je pleure de joie.

HENRIETTE *déconcertée ſe laiſſe embraſſer.*

Plus doucement, ma Bonne, vous me faites mal.

MATHURINE

Mon Dieu comme t'es devenue délicate, indifférente dès depuis qu'tu n'es plus au village. Dame c'eſt que je t'aimons toujours bian tretous.

HENRIETTE, *toujours travaillant.*

C'eſt bien fait, ma Bonne.

MATHURINE *prend Madelon par le bras, & la préſente à Henriette.*

Tians v'là ta ſœur Madelon, qui eſt ſi contente de te voir : elle eſt auſſi grande que toi ; mais tredame elle n'eſt ni auſſi gente ni auſſi brave. Approche, Madelon.

MADELON.

Ma mere, je ſous honteuſe.

HENRIETTE.

Elle a raiſon, nourrice; vous êtes trop familiere.

MATHURINE.

Comment ! eſt-ce que tu ne la reconnois plus ? c'eſt ta ſœur Madelon : je vous baillais mon lait dans le même tems. Auſſi vous vous aimiez, vous vous embraſſiaint. (*A Madelon*). Allons, nigaude, approche ; approche donc.

MADELON *s'avance pour embraſſer Henriette.*

Si vous vouliais parmettre...

HENRIETTE, *la repouſſe durement.*

Doucement, doucement donc, vous allez gâter mes habits.

MADELON *pleurant.*

Ah ! ma mere, ce n'eſt sûrement pas là ma ſœur Henriette qui m'aimoit tant.

MATHURINE.

Si fait, si fait, c'est alle-même; mais c'est qu'alle n'est plus au village: ses biaux habits l'y faisons torner la tête, vois-tu; not' pauvreté ly fait honte, & not' amiquié l'y fait déshonneur.

MADELON.

Est-ce que je n'avons pas de l'honneur itou nous autres, quoique je soyons pauvres?

BABET.

Oh! pour ma sœur Julie, alle a un meilleur cœur que ça, je gage.

MATHURINE.

Et tu pardras, m'n'enfant; va je parierois moi qu'c'est la même chose. Est-ce que stelle-ci ne nous baillait pas assez de signifiance d'amiquié? Tant que je les avons au village, vois-tu, alles sont douces, accortes, alles nous font des amiquiés, des caresses; maman nourrice par ci, ma sœur Me-

delon par là ; oh je vous aimons tant ; j'aurons tant de ſoin de vous ; vous ne manquerais jamais. Mais, à la ville, ils nous les gâtons, alles devenont fiares, ingrates...

HENRIETTE, *avec aigreur.*

Ma Bonne, finiſſez vos propos, s'il vous plaît. Si j'ai été nourrie chez vous, on vous a bien payée ſans doute, & vous n'avez rien à dire.

MATHURINE.

Oh! Madame vot' mere m'a toujours bian aidée, bian reconnue ; & j'aurions tort de nous plaindre d'elle : mais vous que j'ons nourrie, que j'ons ſoignée comme not' enfant, à qui j'avons bouté not' affection, tout ainſi comme... nous voir ainſi rebutée... (*Elle pleure*). Ça eſt bian rude.

HENRIETTE.

Mais vous êtes folle, ma Bonne.

SCENE VI.

JULIE, *& les Personnages précédens.*

JULIE *entre en accourant, & saute au cou de Mathurine.*

Eh vous voilà ! maman nourrice ; il y a une heure que je vous cherche.

MATHURINE *s'essuyant les yeux.*

Bon jour, Mamefelle Julie.

JULIE.

Ah ! & voici m'amie Babet. Comment te portes-tu ?

BABET *s'essuyant les yeux, & faisant la révérence.*

Bien de l'honneur à nous, Mamefelle Julie.

JULIE.

Eh bien ! pourquoi ne m'appelles-tu pas ta ſœur ? Eſt-ce que je ne ſuis plus ta bonne amie ? Mais tu pleures, je crois ; qu'as tu donc ?

BABET.

C'eſt ma mere qui a du chagrin.

JULIE.

Mais, oui ! vous pleurez auſſi ; maman nourrice ; & toi auſſi, Madelon. Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie donc ? Le papa nourricier ſeroit-il malade ?

MATHURINE.

Non, Dieu merci ! Mameſelle Julie.

JULIE.

Oh ! pour le coup, vous m'impatientez avec vos révérences & vos Mameſelle Julie. Maman nourrice, je me rappelle toujours, avec reconnoiſſance, les ſoins que vous avez eus de moi.

BABET, *à Mathurine.*

Quand je vous le disois, ma mere, qu'alle avoit bon cœur celle-là.

JULIE.

Et toi, ma petite Babet, je t'aime toujours de tout mon cœur.

BABET, *faisant la révérence.*

Bian obligée, ma sœur... Mamefelle Julie.

JULIE, *avec impatience.*

Finirez-vous, ou bien je vais me fâcher tout-à-fait.

MATHURINE.

Tredame, je parlons comme on nous l'a commandé. Açt'heure qu'ous êtes grand'Dames, je ne sons pas daignes de vot' amiquié.

JULIE.

Voilà de bien sots propos; ce n'est pas moi qui les tiens, maman nour-

rice : allez, je vous ferai attachée toute ma vie ; je n'oublierai jamais que je dois à vos soins ce qui en fait le bonheur.

MATHURINE.

La daigne enfant ! v'là parler ça ; v'là qu'est d'un bel exemple pour les enfans fiars & ingrats qui nous méconnoissont.

HENRIETTE, *qui, pendant toute cette scene, est restée à son ouvrage en l'interrompant de différens gestes d'impatience, se leve & sort brusquement.*

Oh ! je n'y tiens plus.



SCENE VII.

JULIE, MATHURINE, MADELON, BABET.

JULIE.

Bon, la voilà partie; maman nourrice, je vous attendois avec impatience. (*Elle va prendre un petit coffret qu'elle ouvre*). Tenez, voilà une coëffure & un mouchoir de cou que je vous garde depuis long-tems.

MATHURINE, *considérant ce que lui donne Julie*.

La brave enfant!

JULIE.

Et toi, Babet; voilà un petit cœur or que je veux que tu portes toujours pour te ressouvenir de moi.

BABET.

Oh! je n'ons pas besoin de ça pour

vous aimer de tout not' cœur, Mamefelle Julie.

JULIE.

Encore Mamefelle Julie. Oh bien! tu n'auras pas le cœur d'or, & tu ne feras plus ma bonne amie, fi tu ne m'appelles pas ta fœur.

BABET, *honteufe.*

Dame, je n'ofe.

JULIE.

Je le veux, je le veux.

BABET.

Eh bian! ma fœur, je vous remarcie.

JULIE.

Allons, embraffe-moi. (*Elles s'embraffent*). Et toi, ma pauvre Madelon, il faut que je te trouve auffi quelque chofe. Ah! tiens, voilà une petite croix d'argent. Dame, je ne peux pas te donner davantage actuellement.

MADELON,

MADELON, *faisant des révérences.*

Oh ! Mamefelle... C'eft toujours plus... Je ne méritons pas...

JULIE.

Allons, prends, & ne fais pas la fotte.

MADELON.

Grand merci ? Mamefelle Julie.

MATHURINE.

Pour le coup, je n'y tenons plus; v'là un cœur ça auprès de l'autre : je fommes bian confolées du chagrin qu'alle m'a donné.

JULIE.

Comment donc ?

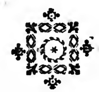
MATHURINE.

Ta fœur, m'n'enfant, qui ne te vaut pas, faut voir, fi tu favois comme alle nous a reçues en faifant la

Madame ; comme alle nous a rebutées quand j'avons voulu l'y faire amiquié. Tians, j'en fis encore toute je ne sais comment : & ç'et pauvre Madelon alle ne peut pas s'en remettre.

JULIE.

Allez, allez, maman nourrice, il ne faut pas prendre garde à cela. Est-ce que je ne vous reste pas, moi ? Ne vous inquiétez pas, je vous aimerai pour deux ; je serai aussi la sœur de Madelon, ainsi vous ne perdrez rien.



SCENE VIII.

Mme. BEAUPRÉ, JULIE, MATHURINE, BABET, MADELON.

Mme. BEAUPRÉ, *à Julie sévérement.*

Eh bien ! Mademoiselle, avez-vous assez couru, assez folâtré toute la journée ? Fi, n'avez-vous pas honte ; un petit garçon est moins dissipé que vous. (*Appercevant Mathurine*). Ah ! ah ! vous voilà, Mathurine, bon jour.

MATHURINE, *faisant la révérence.*

Je sis vot' servante, Mme. Beaupré.

Mme. BEAUPRÉ.

Voilà, je crois, vos filles, les sœurs de mes enfans ; comme elles sont grandes & fortes ! cela doit vous faire plaisir à voir, nourrice.

MATHURINE.

Dame, Madame, ça m'eſt itou bian agréable.

Mme. BEAUPRÉ.

Ont-elles vu leurs ſœurs? car c'eſt ainſi que je veux qu'elles appellent mes filles : ſans doute qu'Henriette a été bien contente de vous voir.

MATHURINE, *avec un ſoupir.*

Ah ! not' Dame, vous avais toujours eu plus de bontés pour nous que je n'en ſommes daignes.

Mme. BEAUPRÉ.

Qu'eſt-ce à dire, nourrice ? vous n'avez point l'air contente. Vous auroit-on mal recue ? Je voudrois bien ſavoir cela, par exemple. Mademoiſelle Julie, vos folies me préparent-elles quelque nouveau chagrin ?

JULIE.

Moi, ma chere mere ! Oh, ma-

man nourrice vous dira si je ne l'ai pas reçue avec plaisir.

Mme. BEAUPRÉ.

Je le crois; mais cela ne suffit pas. Peut-être lui aurez-vous dit quelque chose de désagréable; car vous êtes si folle, si inconséquente...

MATHURINE.

Oh Madame! ben du contraire.

Mme. BEAUPRÉ.

Mais encore: je veux savoir ce qui vous chagrine, nourrice. Peut-être n'aura-t-elle pas fait d'amitiés à sa sœur... Oui, c'est cela sûrement: ces petits airs-là ne me conviennent point du tout, Mademoiselle. Imitez votre sœur Henriette; elle est douce, sage, posée; elle a l'ame sensible, reconnoissante, généreuse; je suis sûre qu'elle aura accablé sa sœur de caresses.

SCENE IX, & *derniere.*

HENRIETTE, & *les Personnages précédens.*

Mme. BAUPRÉ *continue.*

Eh bien ! Henriette, n'êtes-vous pas bien contente de voir votre sœur & votre nourrice ?

HENRIETTE, *d'un air contraint.*

Mais, oui ; ma chere mere.

Mme. BEAUPRÉ, *avec joie.*

Je le disois bien qu'elle est sensible & bien née, ma fille Henriette. Mais qu'est-ce que je vois entre vos mains, nourrice ? Je gage que ce sont des présens de ma fille Henriette. Ah ! que je suis contente de cette marque de son attention & de sa reconnoissance ; les larmes m'en viennent aux yeux de satisfaction. (*Elle embrasse Hen-*

riette). Ah ! ma chere Henriette, tu ſeras la conſolation de mes vieux jours : & vous, Mademoiſelle, profitez d'un ſi bel exemple, ſi votre légéreté vous le permet.

MATHURINE, *faiſant la révérence.*

Je vous fais excuſe, not' Dame ; c'eſt Mameſelle Julie qui m'a baillé ça : v'là itou ce qu'alle a donné à mes filles.

Mme. BEAUPRÉ, *avec ſurpriſe.*

Quoi ? c'eſt vous Julie ! Vous ne m'en diſiez rien.

JULIE.

Ma chere mere, je ne croyois pas que cela en valût la peine.

Mme. BEAUPRÉ.

Et Henriette ?

MATHURINE.

Oh ! Madame, je ne ſommes pas

daignes de l'approcher ni de ly parler ; alle est trop grand' Dame.

Mme. BEAUPRÉ, *mécontente.*

Oui dà !

HENRIETTE, *confuse.*

Ma chere mere, vous ne croyez pas...

Mme. BEAUPRÉ, *févérement.*

Rentrez, Mademoiselle. (*A part après un instant de silence*). Je vois que j'ai été la dupe de leurs caracteres ; & cela arrivera toujours à ceux, qui, au lieu d'approfondir les cœurs, ne s'arrêteterons qu'à la superficie.

FIN.

LE NOUVEL ACTÉON.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOURT.

ACTEURS.

Mme. GRASSET.

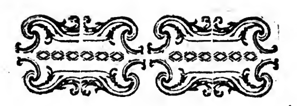
M. DE LORME.

DARGENCOURT, *Neveu de M. de Lorme.*

LOUISON, *Femme-de-Chambre de Mme. Grasset.*

Un Laquais.

La Scene est à Paris, dans la maison de Mme. Grasset.



L E

NOUVEL ACTÉON (*).

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

LOUISON, *seule.*

Voilà trois jours entiers que Madame me fait tourner la tête : si cela continue, je n'y pourrai pas tenir : elle ne me donne pas un moment de repos... Louison par-ci, Louison par-

(*) L'idée de ce Proverbe est prise d'une nouvelle intitulée : *Le Mousquetaire à genoux, ou l'Apothicaire de qualité.*

là... Elle veut une chose, elle en veut une autre... Bon ! ne la voilà-t-il pas encore sur mes talons ?

SCENE II.

Mme. GRASSET, LOUISON.

Mme. GRASSET.

Mais, Louison, il faut absolument que vous découvriez l'impertinent...

LOUISON.

Mais, Madame, encore un coup ; je n'en sais pas plus que vous sur cet article.

Mme GRASSET.

Voilà à quoi m'expose votre négligence !

LOUISON.

Comme si j'avois pu deviner qu'un téméraire pénétreroit dans votre salle de bain, &...

Mme. Grasset.

Ah ! ne me forcez pas à rougir encore par le fouvenir ...

Louison.

Mais puifque vous l'avez vu, vous pouvez mieux que moi...

Mme. Grasset.

Je vous ai déjà dit cent fois que je n'avois fait que l'entrevoir : d'ailleurs, le trouble où j'étois, & la précipitation avec laquelle il s'eft retiré, ne m'ont pas permis de diftinguer fes traits.

Louison.

Le portier dit qu'il n'a vu entrer perfonne.

Mme. Grasset.

Perfonne ?

Louison.

Cela eft inconcevable... C'eft peut-être un Sylphe, un efprit aërien qui vous a joué ce tour.

SCENE III.

LOUISON, *seule*.

Ou vous sortirez de chez moi! A la bonne-heure ; je serai tranquille au moins... Mais si Madame vient à se remarier, comme il y a tout lieu de le croire, je perdrois une bonne aubaine ... Cependant je suis dans un grand embarras ... Il ne faut ni plus ni moins qu'un miracle pour me tirer d'affaire.

SCENE IV.

DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT.

Ma chere Louiſon, puis-je vous dire un mot ?

LOUISON.

C'eſt vous, Monſieur ? Eh ! d'où ſortez-vous donc depuis trois grands jours qu'on n'a point entendu parler de vous ?

DARGENCOURT.

Si vous n'avez pitié de moi, je ſuis un homme perdu.

LOUISON.

Que vous eſt-il donc arrivé ?

DARGENCOURT.

Comme ſi vous ignoriez ma fatale deſtinée.

LOUISON.

Attendez ... Eſt-ce que ce ſeroit vous par haſard qui auriez ſurpris Madame ?

DARGENCOURT.

Ah ! ceſſez cette cruelle plaiſanterie ; vous qui avez toute la confiance de Mme. Graſſet, pouvez-vous ne pas ſavoir ...

LOUISON.

Je le ſais ſi peu que, Madame elle-même eſt malade de ... curioſité.

DARGENÇOURT.

Il ſe pourroit qu'elle ne m'eût pas reconnu ! Ah ! j'en ſuis au comble de la joie ! ... N'allez pas me vendre, au moins.

LOUISON (*à part*).

Un petit moment ! il faut que je ſonge à mes intérêts. (*Haut*). Mais je crois au contraire, Monſieur, que vous ne feriez pas mal de lui avouer

la vérité. Du caractere dont je connois ma maîtresse, cela ne peut qu'avancer vos affaires ; car, quoique vous ne m'ayiez encore rien dit, je ne suis pas à m'appercevoir que vous l'aimez, & que vous ne feriez pas fâché d'enlever cette conquête à votre cher oncle.

DARGENCOURT.

Il est vrai.

LOUISON.

Si vous lui faisiez parvenir une petite lettre d'excuses...

DARGENCOURT.

J'en apportois une.

LOUISON.

Donnez-là moi ; je ferai votre affaire.

DARGENCOURT.

Ah ! ma chere Louison, si vous pouvez la faire réussir, soyez assurée que ma reconnoissance égalera le service...

LOUISON.

Nous parlerons de cela une autre fois ... Savez-vous bien, Monsieur, que vous n'êtes pas de mauvais goût? Mme. Grasset est une veuve de vingt-six à vingt-sept ans, blanche, fraîche & dodue, le bras rond, la dent belle, l'œil vif & bien fendu, les cheveux noirs comme jais ...

DARGENCOURT.

Qui mieux que moi sait le prix qu'elle vaut?

LOUISON.

Cinq ans de communauté qu'elle a passés avec un vieux & riche secrétaire du roi, qui avoit des fonds considérables, & savoit bien les faire valoir, lui ont paru assez longs, mais ont bien arrangé ses affaires. Ses reprises ont monté à près de deux cens mille francs, sans compter un douaire que le bonhomme, qui n'en a point eu d'enfans, lui a assuré, & un porte-feuille bien garni d'actions & de billets au porteur, que nous avons

adroitement mis de côté dans les derniers jours de la vie de M. Graſſet.

DARGENCOURT.

Ah ! ce n'eſt point l'intérêt qui conduit mon cœur.

LOUISON.

Je le crois ; mais la fortune néanmoins n'eſt pas à dédaigner. Avec ces avantages, Mme. Graſſet eſt une veuve très-bonne à épouſer en ſecondes noces, & j'aime mieux que vous l'ayiez que votre oncle : vous nous convenez davantage.

DARGENCOURT.

Ah ! ſi je puis réuſſir, je ſerai le plus heureux des hommes.

LOUISON.

Tranquilliſez-vous, tout ira bien. Je prends mon cœur par autrui, moi ! Je ſais que le projet de M. votre oncle

est bien fait pour vous déplaire, & je puis vous assurer qu'il manquera; je l'ai mis dans ma tête.

DARGENCOURT.

Eh! comment ai-je pu mériter que vous preniez mon parti avec tant de chaleur?

LOUISON.

Cela n'est pas difficile à concevoir. Vous êtes jeune, grand, bien fait, bien portant, d'une physionomie agréable, & qui promet beaucoup. Quand on est aussi aimable, on est fait pour réussir... Je crois que j'entends Madame... C'est elle-même... Voilà ma clef; sauvez-vous dans ma chambre; j'irai vous chercher quand il fera bon. En attendant, si vous voulez dormir, vous trouverez sur ma commode quelques petites brochures dont vous ne tarderez pas à sentir les bons effets: vous m'en direz des nouvelles. (*Il sort*).

SCENE V.

LOUISON, *seule.*

Mr. de Lorme est un ladre qui tireroit de l'huile d'un mur ; ce n'est pas là l'homme qu'il nous faut.

SCENE VI.

Mme. GRASSET, LOUISON.

Mme. GRASSET.

Est-ce que vous êtes devenue sourde, Mademoiselle ? Je sonne, j'appelle ; & personne ne me répond.

LOUISON.

Je vous demande excuse, Madame ; j'étois occupée . . .

Mme. GRASSET.

Et à quoi, s'il vous plaît ?

LOUISON.

A recevoir cette lettre que j'allois vous porter.

Mme. GRASSET.

Donnez donc.

LOUISON (*à part*).

L'humeur joue de ſon reſte.

Mme. GRASSET, *ouvrant la lettre.*

Ah ! ma chere Louiſon ! je ne reviens pas de ma ſurpriſe.

LOUISON.

Qu'avez-vous donc, Madame ?

Mme. GRASSET.

Tout eſt découvert... Liſez.

LOUISON, *prenant la lettre.*

» Madame, une imprudence que j'ai

» commiſe par le plus grand haſard du » monde, va peut-être me coûter la » vie : une flamme qui s'étoit déjà » allumée dans mon cœur depuis quel- » ques ſemaines, eſt devenue un vé- » ritable embrâſement; mais je ſens, » hélas ! que je ne dois plus me pré- » ſenter devant vous, ſans craindre » d'éprouver le ſort d'Actéon; à moins » que vous, Madame, qui êtes plus » belle & plus fraîche que la ſœur d'A- » pollon, vous ne ſoyez plus indul- » gente qu'elle, & vous ne daigniez » me rappeler auprès de vous; ce ſera » rappeler à la vie celui qui a pour » vous autant de paſſion que d'admi- » ration & de reſpect «.

DARGINCOURT.

Mme. GRASSET.

Eh bien ! ma pauvre Louiſon ?

LOUISON.

Eh bien ! Madame ? Je ne vois pas grand mal à tout cela. M. Dargencourt eſt

eſt on ne peut pas plus aimable ; il vaut mieux que ce ſoit lui qu'un autre qui ait profité des faveurs du haſard.

Mme. GRASSET.

Mais ſongez-vous qu'en épouſant ſon oncle, je ſuis dans le cas de rougir chaque fois qu'il ſe préſentera devant moi.

LOUISON.

Faites mieux, congédiez l'oncle, & épouſez le neveu.

Mme. GRASSET.

Un jeune homme !

LOUISON.

Il en durera plus long-tems.

Mme. GRASSET.

Ah ! je ſuis d'un embarras ... Sonnez, Mademoiſelle, ſonnez. (*Louiſon ſonne*). Je donnerois tout-à-l'heure la moitié de ma fortune...

SCENE VII.

Mme. GRASSET, LOUISON, La FLEUR.

Mme. GRASSET.

La Fleur, il faut aller sur le champ chez M. de Lorme, & le prier de passer ici tout de suite.

La FLEUR.

Je m'en y vais.

Mme. GRASSET.

Tout de suite.

La FLEUR.

Oui, Madame. (*Il sort*).

SCENE VIII.

Mme. GRASSET, LOUISON.

LOUISON.

Quel est votre dessein ?

Mme. GRASSET.

Je l'ignore moi-même.

SCENE IX.

Mme. GRASSET, M. DE LORME, LOUISON, La FLEUR.

La FLEUR, *annonçant.*

Mr. de Lorme. (*Il sort*).

SCENE X.

Mme. GRASSET, M. DE LORME, LOUISON.

M. DE LORME.

J'entrois chez vous, Madame, quand votre domestique venoit au devant de moi ; je suis charmé de vous prévenir.

Mme. GRASSET.

J'ai à vous parler, Monsieur, d'une aventure fâcheuse, très - délicate, & sur laquelle je dois prendre un parti... Asseyez - vous.

M. DE LORME.

Vous m'inquiétez.

Mme. GRASSET.

Il y a trois jours, Monsieur, que... c'étoit un matin... j'étois... Louison va vous expliquer ce dont il s'agit ;

car j'aurois trop à rougir de vous l'apprendre moi-même.

LOUISON.

Monſieur,... c'eſt que... Madame... l'autre jour... j'étois allé... & pendant que... Madame, auſſi je ne ſais comment tourner cela... Vous avez la lettre de M. Dargencourt; que Monſieur la liſe, il verra...

M. DE LORME.

Je ne comprends rien à vos débats.

Mme. GRASSET.

Liſez cette lettre dont l'écriture doit vous êtes connue.

M. DE LORME, *après avoir lu.*

Je ne m'étonne plus, Madame, que cet inſolent n'ait pas oſé reparoître devant moi: il mérite toute ma colere; & s'il s'eſt banni de votre préſence, je vais le bannir pour jamais de la mienne. Je l'abandonne, je le deshérite;

& je vais changer tout mon bien de nature, pour pouvoir, en vous épousant, le laisser tout entier.

Mme. GRASSET.

Ce n'est pas cela que je veux dire, Monsieur, c'est que je ne peux pas épouser l'oncle d'un jeune homme qui a eu l'impertinence, ou plutôt l'imprudence...

M. DE LORME.

Mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ma faute.

LOUISON (*à part*).

Je puis aller délivrer mon prisonnier. (*Elle sort*).

SCENE XI.

Mme. GRASSET, M. DE LORME.

Mme. GRASEET.

Jugez, Monsieur ...

M. DE LORME.

Mais je vous dis encore une fois que je ne suis pas cause...

Mme. GRASSET.

N'importe, je ne veux point être exposée à rougir, si je rencontrois ce neveu chez vous.

M. DE LORME.

Mais, Madame, je vous répete qu'il n'y reviendra plus.

Mme. GRASSET.

N'importe, si j'avois le malheur de

vous perdre, & que j'eusse quelques intérêts à démêler avec lui.

M. DE LORME.

Cela ne peut pas être, puisque je changerai mon bien.

Mme. GRASSET.

N'importe...

SCENE XII, & derniere.

Mme GRASSET, M. DE LORME, DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT.

Ah! Madame, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'y expie un crime involontaire...

M. DE LORME.

Retirez-vous, insolent...

DARGENCOURT.

Ah ! mon oncle, ne m'accablez pas de votre courroux ; daignez plutôt plaider ma cause...

M. DE LORME.

Il vous convient bien, malheureux...

Mme. GRASSET.

Un moment, Monsieur, je ne souffrirai point que vous maltraitiez votre neveu en ma présence... (*A Dargencourt*). Relevez-vous, Monsieur.

DARGENCOURT.

Non, Madame, je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous daigniez me pardonner...

LOUISON, *bas, à Dargencourt.*

Tout va bien, tenez bon.

M. DE LORME.

Mais enfin, Madame...

Mme. GRASSET.

Après ce qui m'eſt arrivé, Monſieur, je ne conſentirai jamais que vous m'épouſiez ; je donne ma main à Monſieur votre neveu : il ne ſera pas dit qu'un homme m'aura vue ainſi, & ne m'aura pas épouſée ; il n'y a que lui qui puiſſe réparer mon honneur offenſé.

DARGENCOURT.

Ah ! Madame, vous me rendez à la vie.

M. DE LORME.

Je n'y comprends rien ; je ne crois pas votre honneur offenſé ; & pour preuve, je ne demande pas mieux que de vous épouſer. D'ailleurs, je vous ai dit que mon neveu ne vous verroit plus, & que je le déshériterois. Et je vais dès ce moment...

LOUISON.

Et ! Monſieur, ce n'eſt point-là ce que demande Madame : elle ne veut

point brouiller les familles, ni faire perdre à votre héritier naturel & légitime, le droit qu'il a à votre succession.

Mme GRASSET.

Au contraire, Monsieur, je vous prie de l'assurer toute entiere à Monsieur votre neveu; je l'épouserai alors, & je serai votre belle-niece, au lieu d'être votre femme; mais je n'en aurai pas moins d'attachement & de sentimens pour vous.

M. DE LORME.

Mais j'aimerois cependant mieux que ce fût moi qui...

LOUISON.

Que voulez-vous, Monsieur? il n'y a pas de remede; il faut vous en consoler; ainsi va le monde: *L'occasion fait le Larron.*

FIN.

LA

FAUSSE AVENTURIERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

ALPHONSE, *Roi de Lombardie.*

ALAMIR, *Fils d'Alphonſe.*

ZÉLOIDE, *Princeſſe de Golconde.*

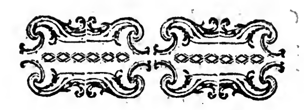
FATIME, *Confidente de Zéloïde.*

UBALDE, *Confident d'Alamir.*

Un Courtiſan.

Suite d'Alphonſe.

La Scene eſt à Ravenne, dans le Palais des Rois de Lombardie.



LA FAUSSE AVENTURIERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

ALAMIR, UBALDE.

ALAMIR.

Laiffe-moi, cher Ubalde, à la douleur qui m'accable.

UBALDE.

Eh! quel eft donc le fujet de vos larmes? L'heureux Alamir a-t-il encore des fouhaits à former? Ah! fei-

gneur, pourquoi vous abandonner à la tristesse qui s'empare de votre ame?

ALAMIR.

Hélas!

UBALDE.

Heureusement échappé des fers d'une nation barbare, orné de toutes les graces de la jeunesse, le front ceint des lauriers de Bellonne, heureux enfin par la possession d'une aimable princesse que le roi votre pere vous destine, que vous manque-t-il pour être le plus fortuné des hommes?

ALAMIR.

Tout.

UBALDE.

Vous m'étonnez, seigneur!

ALAMIR.

Que ne suis-je encore dans les fers!

UBALDE.

Pourquoi me dérober le chagrin qui

vous dévore ? Nai-je donc plus de droits à votre confiance !

ALAMIR.

Tu me connois mal, cher Ubalde; je n'ai jamais cessé d'être ton ami.

UBALDE.

Et vous craignez de déposer dans mon sein le tourment de votre ame ?

ALAMIR.

J'aurois trop à rougir.

UBALDE.

Si vous avez à rougir, ce n'est que de votre injuste réserve.

ALAMIR.

Eh bien ! je vais rompre le silence. Ecoute, cher Ubalde, & vois s'il est possible d'être plus malheureux.

UBALDE.

Vous connoissez mes sentimens, prince : vous pouvez tout exiger de moi.

ALAMIR.

Je ne doute point de ton zele. Bleſſé dangéreuſement dans le dernier combat que nous livrâmes aux Sarrazins, je reſtai pour mort ſur le champ de bataille ; mais comme je donnai quelque ſigne de vie, on m'enleva pour me panſer ; je fus fait priſonnier de guerre, & je devins le partage du roi de Golconde, leur allié. Je n'eus pas à me plaindre de ma captivité, pendant laquelle j'eſſuyai toutes ſortes de bons traitemens : mais le ſouvenir de ma patrie ſe repréſentoit ſans ceſſe à mon idée, & me plongeoit dans la triſteſſe la plus amere. J'avois la liberté de me promener dans les jardins du palais ; j'y remarquai pluſieurs fois une petite jardiniere, dont les attraits firent ſur mon ame l'impreſſion la plus vive. Je fus quelque tems ſans la revoir, & l'inquiétude commençoit à s'emparer de moi, lorſque je fus abordé par une femme qui m'apprit que cette jardinière étoit la princeſſe de Golconde elle-même, qui, frappée de la nobleſſe

de mes traits, demandoit à m'entretenir dans un bosquet écarté, où nous n'aurions aucun risque à courir. Nous nous donnâmes ainsi plusieurs rendez-vous, & il ne tarda point à s'établir entre nous le commerce le plus agréable. Comme nous avions à craindre d'être tôt ou tard découverts, & rigoureusement punis, je la déterminai à fuir. Nous prîmes le jour & l'heure, & nous eûmes le bonheur de tromper la vigilance de nos gardes. Nous gagnâmes le rivage, où nous trouvâmes une barque qui nous attendoit. Tout cela fût heureusement & ponctuellement exécuté. Nous nous embarquâmes avec une cassette qui renfermoit beaucoup d'or & de diamans d'un prix inestimable. Notre navigation fut heureuse...

UBALDE.

Suspendez votre récit, prince; on ouvre, & le roi, votre auguste pere, va paroître en ces lieux.

ALAMIR.

Contraignons-nous.

SCENE II.

ALPHONSE, ALAMIR, UBALDE, *Suite.*

ALPHONSE.

La paix est assurée, mon fils, je viens d'en recevoir la nouvelle, & j'ai donné sur le champ les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de votre épouse. Le prince, votre frere, ira la recevoir à la frontiere ; & je veux que les fêtes que j'ai ordonnées, surpassent en magnificence tout ce qu'on peut imaginer de plus beau.

ALAMIR, *s'inclinant.*

Seigneur...

ALPHONSE.

L'heure m'appelle au conseil, & je m'occuperai encore, à mon retour, des moyens d'accélérer l'instant de votre hymen. Adieu.

SCENE III.

ALAMIR, UBALDE.

ALAMIR

Suis-je assez malheureux ?

UBALDE.

Eh ! quel espoir nourrissez-vous . . . ?

ALAMIR.

Quel espoir ! . . . Poursuivons mon récit, & tu jugeras combien je suis à plaindre.

Nous débarquâmes à Riminy, ne voulant point paroître à la cour de mon pere, avant d'avoir sondé ses intentions. Comme la princesse étoit un peu fatiguée de la traversée, je lui proposai de s'y reposer pendant que j'irois embrasser mon pere. Je lui promis que trois jours ne s'écouleroient pas sans que je vinsse la chercher avec un nom-

breux cortege, pour la conduire à la cour. Zéloïde me laissa partir, quoiqu'à regret. Je trouvai le roi dans des dispositions si peu favorables, que je n'osai point lui découvrir mon amour. Il ne m'a pas été possible, depuis mon arrivée, de donner de mes nouvelles à Zéloïde. Je l'adore toujours; elle me croit sans doute un parjure : je ne me dissimule point mes torts; je sais combien je suis coupable, & c'est ce qui me désespere.

UBALDE.

Je partage vos chagrins, seigneur, & je suis prêt à tout entreprendre, pour vous prouver combien je vous suis dévoué. Ordonnez, je n'ai rien à vous refuser.

ALAMIR.

Juges de mon tourment & de mes remords, s'il faut consommer le sacrifice cruel qu'on exige de moi... Non, je n'y consentirai jamais.

UBALDE.

Zéloïde...

ALAMIR.

Me croit infidele, & c'eſt ce qui me tue.

UBALDE.

Je vole à Riminy ; je cours auprès d'elle ; je lui peindrai vos ſentimens, votre réſolution ...

ALAMIR.

J'ai prévenu ton deſſein ; j'ai dépêché le fidele Renaud à Riminy ; &, ſans lui découvrir le ſecret de mon cœur, je l'ai chargé de porter une lettre à Zéloïde... Il devroit être de retour ; peut-être craint-il de commettre, en paroiſſant ici, quelque indiſcrétion. Vas, cher ami, vas t'informer s'il eſt revenu, & tâche de rendre le calme à mon cœur agité.

UBALDE.

J'y cours ; heureux ſi je puis vous prouver par mon zele, le deſir que j'ai de travailler à votre bonheur ! (*Il ſort*).

SCENE IV.

ALAMIR, *seul.*

Triste grandeur ! funeste rang qu'exigez-vous de moi ? Quelle est la condition des princes ! Infortunés ! Il ne leur est donc pas permis de goûter le bonheur !... Je succombe à mes chagrins... O ma chere Zéloïde ! Toi qui te flattois de regner à jamais sur mon cœur... Que dis-je ? Je ne puis, je ne dois aimer que toi ; & si le sort s'obstine à me persécuter, une autre aura ma main ; mais mon cœur sera toujours à toi.



SCENE

SCENE V.

ALAMIR, UBALDE.

ALAMIR.

Eh bien ! cher Ubalde, m'apportes-tu des nouvelles consolantes ?... Quel est ce billet que je vois en tes mains ?

UBALDE.

C'est le vôtre, seigneur ; Zéloïde est disparue depuis quelques jours, & l'on ignore ce qu'elle peut être devenue.

ALAMIR.

Voilà tout ce que j'ai craint ! Zéloïde n'aura écouté que son désespoir, & m'aura cru parjure... Ah ! malheureux !...

UBALDE.

Rassurez-vous, seigneur, je vais

mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de sa retraite. Il faut de votre côté faire naître des obstacles qui puissent retarder d'abord, & par la suite, rompre votre mariage. Mais si vous consultiez cette femme extraordinaire, dont la renommée publie tant de merveilles ?

ALAMIR.

Cette jeune étrangere...

UBALDE.

Que le roi votre pere a fait mander, & qui doit, au sortir du conseil, faire en sa présence l'essai de ses talens.

ALAMIR.

Et tu me crois assez dépourvu de bon sens pour ajouter foi aux rêveries d'une aventuriere que le hasard peut-être a servi quelquefois ?

UBALDE.

Ces sortes de gens ont souvent des relations incroyables...

ALAMIR.

Et tu présumes...

UBALDE.

Je ne présume rien ; mais vous savez, seigneur, que les plus petites causes ont produit quelquefois de grands effets.

ALAMIR.

Eh bien ! ... Je m'abandonne à tes conseils.

UBALDE.

Je vais l'attendre, &c... mais on entre... c'est elle que votre étoile vous envoie.



SCENE VI.

ZÉLOIDE, FATIME, ALAMIR; UBALDE.

Zéloïde & Fatime sont vêtues magnifiquement, & portent un faux nez qui les déguise. Un esclave noir place dans le fond du théatre une petite table chargée d'une cassette, & d'un petit panier couvert.

ZÉLOÏDE, *à l'esclave noir.*

Retirez-vous. (*Bas à Fatime*). Enfin, je touche au moment... Juste ciel !... Que vois-je ?... C'est le prince !

FATIME, *de même.*

Contraignez-vous, Madame, & conservez tout le sang-froid dont vous pouvez être capable.

ZÉLOÏDE, *de même.*

Je tremble. (*Haut*) : Pardonnez, Messieurs, si j'interromps votre solitude ; mais l'ordre exprès du roi...

ALAMIR.

Vous n'êtes point faite, Madame, pour embarrasser personne, & sur-tout des officiers de sa majesté.

ZÉLOÏDE, *bas à Fatime.*

Il se cache. (*Haut*). Je vais me retirer...

ALAMIR.

Je ne le souffrirai point, & je ne vous cacherai pas que je suis charmé de trouver l'occasion de pouvoir vous entretenir en particulier. (*Bas à Ubalde*). Je veux, pour l'éprouver, lui cacher mon rang ; qu'il ne t'échappe rien qui puisse me trahir.

UBALDE.

Comptez sur ma discrétion.

ZÉLOÏDE, *bas à Fatime.*

Je vais profiter de cet heureux moment pour sonder ses intentions.

FATIME.

Puissiez-vous réussir !

ZÉLOÏDE, *à Alamir.*

Si vous voulez, seigneur, me confier votre main, je pourrai vous dire des choses qui vous causeront peut-être une surprise...

ALAMIR.

La voilà.

ZÉLOÏDE, *après l'avoir examinée.*

Cette ligne marque une longue vie; cette autre une suite de prospérités non interrompues... Mais... grands Dieux!... Que vois-je? Excusez, prince, si, ne vous connoissant point, j'ai manqué peut-être au respect que je dois à votre auguste rang.

ALAMIR.

Vous m'étonnez.

ZÉLOÏDE.

Vous avez paru douter de mon ſavoir, & je vous prépare de plus grandes ſurpriſes... Pourſuivons... Quel enchaînement de gloire & de bonheur!... Dieu!... Mais je crains d'être indiſcrette...

ALAMIR.

Ah! parlez ſans crainte; parlez, & ſatisfaites ma juſte impatience.

ZÉLOÏDE.

Vous avez aimé, prince: mon art ne va pas juſqu'à pouvoir connoître ſi vous aimez encore; mais j'en ſais aſſez pour découvrir que vous faites le malheur d'une femme tendre & fidelle, que votre indifférence, pour ne pas dire votre ingratitude, a réduite au déſeſpoir.

ALAMIR, *troublé.*

Dieu! qu'ai-je fait? A quoi me ſuis je expoſé? Je n'y peux plus tenir...

Fuyons... Ubalde, fuyons. Allons cacher à tous les yeux ma honte & ma douleur.

SCENE VII.

ZÉLOIDE, FATIME.

ZÉLOÏDE.

Il est touché... des pleurs s'échappent de ses yeux... Ah ! Fatime, j'en conçois un favorable augure.

FATIME.

Quel est votre dessein, Madame ; & qu'espérez-vous ?

ZÉLOÏDE.

Toucher son cœur, rentrer dans mes droits ; ou, si j'ai le malheur de ne pouvoir réussir, je ne veux que la mort.

FATIME.

Mais ne craignez-vous point que le mariage du prince ne mette obſtacle à vos projets ?

ZÉLOÏDE.

C'eſt ce ſeul motif qui m'a engagée à vouloir connoître mon ſort. En proie à l'inquiétude la plus cruelle, j'attendois le retour d'Alamir, eſpérant toujours que l'amour le rameneroit auprès de moi. Le bruit de ſon hymen m'a tirée de l'eſpece de léthargie dans laquelle j'étois abſorbée, & je ne m'occupai plus que des moyens de réuſſir. Je m'ajuſtai d'une façon ſinguliere, & même un peu bizarre : le merveilleux en impoſe toujours. J'ai choiſi dans les parures que j'avois apportées de Golconde, celles qui peuvent étonner & plaire davantage. Je plaçai dans mes cheveux un grand nombre de pierreries ; peut-être croit-on qu'elles ſont fauſſes ; car, à la façon dont je ſuis équipée, il n'y a perſonne qui ne me prenne pour une opératrice de cam-

pagne. L'accent étranger dont je ne puis me défaire, aide encore à le persuader. J'ai fait publier par-tout que la Signora Taratantara arrivoit tout exprès des grandes Indes, pour faire voir aux seigneurs de la cour & aux bons bourgeois de la ville de Ravenne, mille curiosités singulieres, mille tours de cartes & de passe-passe tout-à-fait neufs, &c. C'est ainsi que je me suis établie dans un des fauxbourgs de cette ville. L'homme est avide de nouveautés, & rien n'est plus facile que d'en imposer aux curieux. Ma réputation s'est tellement accrue, que le roi ma fait donner ordre de l'attendre aujourd'hui dans ces lieux. C'est tout ce que j'ambitionnois. Je ne sais; mais j'ai un secret pressentiment que mes malheurs touchent à leur fin.

FATIME.

Que ne donnerois-je point pour vous voir heureuse!.. Mais on ouvre...

ZÉLOÏDE.

C'est sans doute le roi; je vais savoir mon sort.

SCENE VIII.

ALPHONSE, ZÉLOIDE, FATIME, *Courtisans*, *Suite*.

ZÉLOÏDE.

Je me suis rendue, sire, aux ordres de votre majesté, & j'attends...

ALPHONSE.

Je suis enchanté de vous voir ; & si vos talens, comme je n'en doute point, répondent à votre réputation, je me fais une peinture agréable du plaisir que j'aurai d'en admirer les effets... Mais le prince n'est point ici ; qu'on l'avertisse. (*Un Courtisan se détache & sort*).



SCENE IX.

ALPHONSE, ZÉLOIDE, FATIME,
Courtisans, Suite.

ZÉLOÏDE

Je vous prie d'excuser, sire, si dans l'ignorance où je suis des usages de votre cour, je manque au respect que je dois à votre majesté. Je suis prête à exécuter ses ordres...

ALPHONSE.

Le prince va paroître... Le voici.

SCENE X, & derniere.

ALPHONSE, ZÉLOIDE, ALAMIR, FATIME, UBALDE, *Courtisans*, *Suite*.

ALPHONSE, *au Prince qui paroît*.

Approchez, prince, on n'attend plus que vous.

ALAMIR.

Seigneur. . .

ALPHONSE, *à Zéloïde*.

Rien ne peut retarder maintenant le plaisir que nous promettent vos talens.

ZÉLOÏDE.

Puissé-je ne point démentir l'idée que vous en avez conçue !

ALAMIR, *bas à Ubalde.*

Que vais-je devenir ?

ZÉLOÏDE, *à Fatime.*

Approchez cette table ; ouvrez cette petite caſſette. . Bon. (*Elle en tire pluſieurs effets*). Regardez, Meſſeigneurs, ce petit ſoulier couleur de roſe ; il a chauſſé le pied de la belle Hélene, avant le ſiege de Troyes. Je le tiens de la fille du roi de Tonquin, qui m'en a fait préſent en reconnoiſſance des ſoins que j'avois pris de ſa perruche, qui avoit manqué mourir d'une indigeſtion de biſcuit. Cette pantoufle a appartenu au célebre Confucius. Ceci eſt une des mouſtaches du grand Lama ; je la lui coupai fort adroitement, en prenant du chocolat avec lui. Cet anneau eſt le même dont ſe ſervit autrefois Gygès ; mais il a perdu ſa vertu. J'ai là d'autres curioſités encore plus merveilleuſes ; mais je les réſerve pour la bonne bouche, & je vais vous montrer un échantillon de

mon adresse. (*On retire le coffre & le petit panier qui couvroient la table. Zéloïde tire trois gobelets de la cassette, & une petite baguette ; elle arrange le tout sur la table, & fait divers tours*). Vous voyez, Messeigneurs, ces trois muscades ; avec la vertu de ce petit bâton de Jacob, crac, la voilà disparue. (*Elle fait voir le dessous des gobelets*). Vous êtes bien certains qu'elles n'y sont pas ; soufflez dessus, sire. (*Elle baisse un des gobelets*). Les voilà revenues. Vous les voyez bien. (*Elle les touche de sa baguette*). Crac, où sont-elles ? (*Elle montre le dessous des gobelets*). Vous êtes bien persuadé qu'elles n'y sont point. Soufflez dessus, princes : regardez vous-même ; elles y sont toutes trois. Je vais vous montrer maintenant. (*Elle tire un jeu de cartes*). Un tour qui m'a valu la protection du Cubo ; vous allez voir. (*Elle mêle les cartes*). Rien n'est plus étonnant. (*Elle les montre à l'assemblée*). Daignez, sire, en retenir une ... Cela est fait ... Bon ! Prenez les cartes, & les mêlez autant & si long-tems que vous le

jugerez à propos. (*Le roi & le prince les mêlent alternativement*). Cela m'eſt égal ; vous en avez aſſez ? (*Elle retourne le jeu ſur la table, & touchant une carte avec ſa baguette*). Voilà la carte que vous avez choiſie : cela eſt-il vrai ? Je vais vous montrer actuellement un tour d'une autre eſpece, & qui ne vous ſurprendra pas moins. (*Elle poſe ſur la table un petit panier couvert qui ſemble s'agiter*). Mais avant de le commencer, il faut que votre majeſté me permette de lui raconter une hiſtoire....

ALPHONSE.

Je ne demande pas mieux.

ZÉLOÏDE.

Une princeſſe de mes amies (que cela ne vous étonne point !) Une princeſſe de mes amies a rendu les ſervices les plus ſignalés à un jeune prince qui lui a promis ſa main : je ne craindrai point de vous aſſurer qu'elle a expoſé ſa vie pour ſauver ſes jours,

& que ſa naiſſance n'eſt point inférieure à la ſienne.

ALAMIR (*à part*).

Ciel ! qu'entends-je ?

ZÉLOÏDE.

Cependant, au mépris de ſes ſermens, le parjure ne veut point tenir ſa promeſſe, & je viens vous demander vengeance de ſa perfidie. (*Otant ſon faux nez*). Cette princeſſe, fille du roi de Golconde, c'eſt moi.

ALAMIR (*à part*).

C'eſt elle-même !... Ah ! grands Dieux !

ZÉLOÏDE.

Le perfide dont je me plains, eſt au milieu de votre cour; je ne veux pas le nommer; mais le petit animal que renferme ce panier, ſaura bien le démêler. Je tombe à vos genoux, ſire, & j'implore votre pitié...

ALPHONSE.

Vous pouvez compter que je vous en ferai juſtice.

ALAMIR.

Le coupable ſe jette à vos pieds ; ſeigneur ; je dois la vie & la liberté à Zéloïde ; je n'ai jamais ceſſé de l'aimer , & je n'ai gardé le ſilence que dans la crainte de vous offenſer...

ZÉLOÏDE.

J'aime votre fils , ſeigneur , & je vais en donner à votre majeſté la preuve la plus authentique. Si l'intérêt de l'état exige que le prince faſſe le mariage que vous avez arrêté , je lui rends ſa promeſſe , & je cours m'enfermer dans une retraite...

ALPHONSE.

Je ne le ſouffrirai point ; vous êtes digne , belle Zéloïde, du premier ſceptre du monde , & mon fils n'aura point

d'autre épouſe que vous : ſon frere acquittera ma parole.

ALAMIR.

Ah ! mon pere.

ZÉLOÏDE.

Je ſuis à vos pieds pour jamais.

ALPHONSE.

Vous ſerez unis demain, mes enfans ; ſoyez heureux. (*Se tournant du côté d'Alamir*). La politique avoit tiſſu vos nœuds, l'amour va les rompre.

ALAMIR.

Ma chere Zéloïde...

ZÉLOÏDE.

Me pardonnerez-vous, prince ...

ALAMIR.

Le reproche eſt cruel.

ZÉLOÏDE.

Ce n'eſt pas mon intention.

ALPHONSE.

Oubliez vos malheurs, mes enfans; & jouiſſez en paix du bonheur qui vous eſt promis. Vous avez eu un grand maître, l'expérience; & votre hiſtoire eſt une nouvelle preuve qu'*à quelque choſe malheur eſt bon.*

FIN.

LE CHEVALIER ERRANT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOURT.

ACTEURS.

GAUTIER.

GARGUILLE, *Femme de Gautier.*

ROZETTE, *fille de Gautier & de Garguille.*

COLIN, *Amant de Rozette.*

La Scene est dans un bois voisin du Château de Gautier.



LE CHEVALIER ERRANT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *seul.*

Rozette m'a donné rendez-vous ici ; j'ai beau l'attendre & parcourir tout le bois, je ne l'apperçois point... L'auroit-on empêché de sortir ? Voyons encore... La voici.

SCENE II.

ROZETTE, COLIN.

COLIN.

Eh bien ? ma chere Rozette, ai-je perdu tout espoir ? Serai-je assez malheureux pour te voir passer dans les bras d'un rival, tandis...

ROZETTE.

Console-toi, Colin ; ma mere est dans nos intérêts, & j'ai lieu de croire qu'elle l'emportera. Tu sais qu'elle est un peu maîtresse au logis, & j'ai idée que nous réussirons.

COLIN.

Ah! Rozette, tu me rends la vie; mais je ne puis te cacher que je crains ton pere.

ROZETTE.

Que tu es enfant ?

COLIN.

Je ne ferai tranquille que lorſque nous ſerons unis : ton pere eſt un bonhomme ; mais il eſt ſi ſingulier, qu'on ne peut compter ſur rien avec lui. Depuis qu'il eſt devenu, je ne ſais comment, ſeigneur châtelain, il s'eſt ſi bien enmouraché de la chevalerie errante, qu'il ne reſpire que combats & qu'aventures ; il ne veut même pour gendre qu'un chevalier errant.

ROZETTE.

J'en conviens ; mais il a de bons momens, & ma mere ſaura les ſaiſir.

COLIN.

Qu'il en coûteroit à mon cœur s'il falloit renoncer à toi !

ROZETTE.

Je ne t'aime pas moins ; mais je ſuis plus raiſonnable.

COLIN.

Oh ! celà eſt bien aiſé à dire.

ROZETTE.

Mais pourquoi t'affliger d'avance ?

COLIN, *lui baiſant la main.*

Ah ! ma chere Rozette . . .



SCENE III.

GARGUILLE, ROZETTE, COLIN.

GARGUILLE, *armé de toutes pieces; la lance en arrêt, le casque en tête, & la visiere baissée.*

Jeunesse! jeunesse! doucement! doucement!

ROZETTE.

Miséricorde!... C'est mon pere...

COLIN.

Sauvons-nous... Mais ton pere est plus grand; ce n'est pas lui.

GARGUILLE (*à part*).

Ils ne me reconnoissent point! j'en tire un bon augure. (*Haut*). Que faisiez-vous-là, mes enfans?

COLIN.

Seigneur chevalier, nous... parlions d'affaires.

GARGUILLE.

D'affaires, mes enfans ! Et quelles affaires pouvez-vous donc avoir ?

ROZETTE.

Monſieur... vous êtes bien curieux.

GARGUILLE.

Raſſurez-vous, mes amis ; je ne vous veux point de mal ; je ſais quel eſt l'objet de vos vœux, & je viens à votre ſecours. Je vous réponds que vous ſerez unis ce ſoir ; mais il faut que vous m'obéiſſiez exactement, & que vous obſerviez à la lettre ce que je vous preſcrirai. Comptez ſur moi : point de curioſité ſur-tout ; car vous ſeriez perdus. Me promettez-vous d'être dociles ?

COLIN.

Oui, ſeigneur.

GARGUILLE.

Et vous, ma belle enfant, vous aurez ſoin de vous taire ?

ROZETTE.

Pour obtenir Colin, que ne ferois-je pas ?

GARGUILLE.

Il ſuffit ; ſoyez tranquilles. Vous, Rozette, allez attendre mes ordres dans le boſquet qui touche aux avenues du château : partez, & ne vous retournez pas.

ROZETTE.

Ah ! Monſieur, que nous vous aurons d'obligations ! . .

GARGUILLE.

Nous en parlerons une autre fois.

ROZETTE.

Adieu, Colin.

GARGUILLE.

Marchez, marchez. E iij

SCENE IV.

GARGUILLE, COLIN.

GARGULLE.

Pour vous, Monſieur Colin, vous aurez la bonté de m'attendre à vingt pas d'ici dans le carrefour qui conduit au grand chemin ; & quelque choſe que vous puiſſiez voir ou entendre, de ne point quitter votre poſte. Vous n'y manquerez pas ?

COLIN.

Je vous le promets.

GARGUILLE.

Allez.

SCENE V.

GARGUILLE, *seul.*

Les pauvres enfans ! ils ne ſavent point à qui ils ont affaire ; ils me croient un fameux perſonnage, & je ne ſuis qu'une femme ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! cela eſt trop plaiſant. Je vous attends, M. Gautier, je vous attends : vous voulez trancher du maître ; vous voulez courir les aventures, nous débiter menſonges ſur menſonges, & par-deſſus tout cela n'en agir qu'à votre tête ; & vous croyez que je le ſouffrirai ? Non, mon bon ami, non ; vous pouvez rayer cela de vos papiers : je ne ſuis qu'une femme ; mais j'ai plus de courage & de ſens commun que vous... Je crois l'appercevoir... C'eſt lui-même... Retirons-nous ; obſervons-le, & nous paroîtrons quand il ſera tems.

SCENE VI.

GAUTIER, *seul.*

Cet endroit est assez ombragé, & paroît très-propre à mon dessein; il est peu fréquenté, je ne risquerai point d'être découvert... Allons, mon ami Gautier, il s'agit de la gloire, & il ne faut rien négliger pour soutenir ta réputation... Tu ne dois qu'à ta langue toute ta renommée; jamais personne n'a été témoin de tes exploits, & le chevalier le plus redoutable n'inspire pas plus de terreur que moi... C'est un bel instrument que la langue! Je passe pour un valeureux champion, & il ne m'en a coûté que la peine de le dire; tout le monde m'en a cru sur ma parole. Je fais trembler les plus hardis au récit de mes exploits imaginaires. Tantôt c'est un chevalier que j'ai désarçonné, tantôt c'est un géant que j'ai pourfendu sans miséricorde. Il

eſt vrai que je ne ramene jamais de priſonniers, que je ne rapporte aucune dépouille; mais comme je ſuis généreux, je fais toujours grace aux vaincus. Pour appuyer ce que j'avance, je montre des pieces de mon armure auxquelles il eſt arrivé quelque accident. Aujourd'hui le bois de ma lance eſt haché; demain le fer en eſt fauſſé; une autre fois mon écu ſe trouve briſé ou boſſué; enfin, je fais ſi bien mon compte, que je réuſſis toujours au gré de mes deſirs... Je veux aujourd'hui mettre le ſceau à ma réputation... Voyons un peu ce que nous avons à faire. (*Il frappe de ſa lance contre un gros arbre*). Elle eſt caſſée, tant mieux; cela ſera plus d'effet. (*Il met ſon écu à terre, & le bat avec ſon épée*). A merveille! ce ſont autant de lauriers que j'amaſſe ſur mon front. (*Il ôte ſon caſque, & le frappe avec violence*). Courage! Gautier! courage!



SCENE VII.

GAUTIER, GARGUILLE.

GARGUILLE, *la visiere baissée & la lance en arrêt.*

Chevalier, eh ! contre qui combattez-vous donc ? contre les chênes & les mouches. Ce ne sont point des ennemis dignes de vous.

GAUTIER (*à part*).

Miséricorde ! je suis mort.

GARGUILLE.

Je viens, en ma personne, vous en offrir un qui peut mieux vous tenir tête.

GAUTIER (*à part*).

Comment me tirer de ce pas ?

GARGUILLE.

Vous faites battre vos armes les

unes contre les autres ; croyez-moi : ménagez-les ; vous allez en avoir besoin pour vous défendre.

GAUTIER.

Mais, chevalier, ce procédé !...

GARGUILLE.

N'a rien d'extraordinaire. Si cependant vous n'êtes pas d'humeur à vous battre, vous n'avez qu'à convenir que votre dame le cede en tout à la mienne, & tout se passera sans bruit.

GAUTIER.

S'il ne tient qu'à cela j'y consens de bon cœur.

GARGUILLE.

Mais réfléchissez-vous que cette action est celle d'un lâche?

GAUTIER.

Que vous importe ?

GARGUILLE.

Ah ! vous faites le Rodomont : en garde, en garde.

GAUTIER.

Mais point du tout.

GARGUILLE.

En garde, où vous êtes mort.

GAUTIER.

Par pitié...

GARGUILLE.

Poltron que vous êtes ! point de miséricorde.

GAUTIER, *se jettant à genoux.*

Je me rends à discrétion ; sauvez-moi la vie.

GARGUILLE.

Je vous l'accorde, & je consens même à vous renvoyer chez vous ; mais à condition que vous vous soumet-

trez aux loix qu'il me plaira de vous prefcrire.

GAUTIER, *fe relevant.*

De tout mon cœur.

GARGUILLE.

Reftez à genoux... Baifez le fer de ma lance & la lame de mon épée... Bon ! Apprenez maintenant que je m'appelle le chevalier Bérangie aux groffes hanches ; me piquant, comme tous ceux de ma noble profeffion, de réparer les torts, & de corriger les mauvaifes coutumes. J'ai appris que vous aviez celle de quitter tous les matins votre femme pour aller courir la pretentaine, & puis que vous veniez conter hautement de prétendus exploits dont votre lâcheté vous rendoit indigne. Je vous ordonne d'abandonner un auffi ridicule ufage, de ne vous lever déformais qu'à heure raifonnable, &, bornant le cours de vos chimériques exploits, de vous réduire au foin de

rendre hommage aux charmes & au mérite de votre femme.

GAUTIER, *se relevant.*

Je vous le promets.

GARGUILLE.

A genoux ; ce n'eſt pas tout encore : vous avez une fille ; je ſais qu'elle aime un jeune fermier, qui lui convient en tout, & que vous refuſez de les unir. Je vous ordonne de les marier dès ce ſoir. Telles ſont mes volontés ; vous promettez de les exécuter ?

GAUTIER.

Mais, ſeigneur...

GARGUILLE.

Point de replique ; je le veux, ou ſi non...

GAUTIER.

Eh bien ? puiſqu'il le faut, j'y conſens.

GARGUILLE.

A la bonne-heure..... Relevez-vous.

GAUTIER.

Je respire.

GARGUILLE.

Adieu.... conformez-vous exactement à mes intentions; car je vous avertis que je pourrai bien, dans quelque tems, vous rendre visite, pour savoir comment vous vous comportez; adieu.

SCENE VIII.

GAUTIER, *seul.*

Me voilà joli garçon! j'ai bien réussi; je n'ai qu'à raconter ma funeste aventure, & voilà ma réputation à tous les diables... Mais si j'avois fait

bonne contenance, peut-être auroit-il eu peur... Le mal eſt fait... mais... je n'ai pas de témoins... je n'en ferai que ce qui me plaira .. Perſonne ne l'ira dire à ce beau chevalier de neige, qui ne reparoîtra plus... Au ſurplus, dans le tems comme dans le tems... Nous verrons... Mais, que dirai-je en rentrant au château? Concertons-nous... Bon !... je leur dirai que l'aventure d'aujourd'hui a été aſſez rude; que j'ai eu affaire à ſept chevaliers, les uns après les autres; mais que je m'en ſuis fort bien tiré; que mes armes ont un peu ſouffert des coups qu'ils m'ont portés...



SCENE IX.

GAUTIER, COLIN.

COLIN.

Pardon, ſeigneur Gautier, ſi je vous interromps encore; mais je ne puis plus y tenir : vous ferez de moi ce que vous voudrez; vous me battrez, vous me tuerez; mais je ne peux pas vivre ſans Rozette; & ſi vous perſiſtez à me la refuſer, je...

GAUTIER.

Retirez-vous, inſolent, & ne provoquez point mon courroux : il vous convient bien de prétendre à la fille d'un noble chevalier comme moi.

COLIN.

Je ſais que l'état de Rozette eſt infiniment au-deſſus du mien; mais je ſuis riche, & nous nous aimons.

GAUTIER.

Une fois pour toutes, vous ne l'aurez point. Laissez-moi en repos, & ne m'échauffez pas davantage les oreilles, vous pourriez vous en repentir.

COLIN.

Monseigneur, je vous prie...

GAUTIER, *durement.*

Retire-toi, maraud, ou je te ferai sentir la pesanteur de mon bras.

COLIN.

Eh bien? je vous l'ai déjà dit; tuez-moi; mais donnez-moi Rozette.

GAUTIER.

Ah! tu t'obstines à me persécuter; tu vas voir, tu vas voir. (*Il se met en devoir de le frapper*).

SCENE X.

GARGUILLE, GAUTIER, COLIN.

GARGUILLE, *toujours armée.*

C'est donc ainsi, chevalier, que vous tenez votre parole ?

GAUTIER (*à part*).

Me voilà bien ! Maudite rencontre !

GARGUILLE.

Vous murmurez, je crois; allons, allons : en garde ...

GAUTIER.

Mais point du tout, je ...

GARGUILLE.

Paix. Rozette, approchez.

SCENE XI.

GARGUILLE, GAUTIER, ROZETTE, COLIN.

GARGUILLE.

Venez par ici, Rozette... Bon ! Vous, Colin, paſſez-là : donnez-moi votre main. (*A Rozette*). Donnez-moi la vôtre : je vous unis. Je veux, j'entends & je prétends que vous ſoyiez mariés ce ſoir ; & ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour s'y oppoſer, il aura affaire à moi.

(*Bas à Gautier*).

Je viendrai ſavoir demain de vos nouvelles : vous m'entendez. Adieu.

(*A part, en s'en allant*).

Retournons au château, & tâchons que rien ne tranſpire.

SCENE XII, *& derniere.*

GAUTIER, ROZETTE, COLIN.

GAUTIER (*à part*).

Il n'y a pas de milieu ; il faut en passer par-là. (*Haut*). Allons, mes enfans, je veux bien consentir à votre mariage. (*A part*). Aussi bien je ne peux pas faire autrement. (*Haut*). Mais que tout ce qui vient de se passer demeure entre nous trois, & qu'il n'en soit jamais question. Allez, mes enfans ; retournez au château ; je vais vous y rejoindre ... Point de remerciemens ; partez,

(*Seul*).

Mon ami Gautier, voilà une bonne leçon ! cela vous apprendra à être plus modeste, & vous vous souviendrer une autre fois, *que qui trop embrasse mal étreint.*

FIN.

LES DEUX FILOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

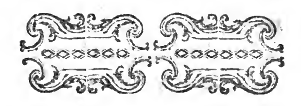
Le MARQUIS DE DROUVILLE.

VUIDE-POCHE, } *Filoux.*
L'HAMEÇON, }

BERNARDY, *Coureur du Marquis.*

La Scene est dans un Café du Boulevard.

LES



LES

DEUX FILOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'HAMEÇON, VUIDE-POCHE.

VUIDE-POCHE.

L'Hameçon ?

L'HAMEÇON.

Qui m'appelle ?

VUIDE-POCHE.

C'eſt moi ; par ici.

L'HAMEÇON.

Ah ! c'eſt toi Vuide-Poche ?

VUIDE-POCHE.

Oui, viens donc.

L'HAMEÇON.

Eh bien ! qu'eſt-ce que tu as à me dire ?

VUIDE-POCHE.

Mais c'eſt que la journée s'avance.

L'HAMEÇON.

Je le ſais bien.

VUIDE-POCHE.

Et nous n'avons encore rien fait d'aujourd'hui.

L'HAMEÇON.

C'eſt à quoi je penſe.

VUIDE-POCHE.

J'ai bien eu envie de prendre la taba-

tiere de cette demoiſelle qui travaille en filet à la porte du café.

L'HAMEÇON.

Eh bien ! qui t'a arrêté ?

VUIDE-POCHE.

C'eſt qu'elle étoit d'argent.

L'HAMEÇON.

Tu as raiſon, cela ne vaut pas la peine de riſquer d'aller à Bicêtre.

VUIDE-POCHE.

Sans doute, il faut prendre quelque choſe de plus conſidérable.

L'HAMEÇON.

Moi, j'ai été bien tenté d'une bague, qui nous auroit beaucoup valu.

VUIDE-POCHE.

Et qui l'avoit ?

L'HAMEÇON.

Une demoiſelle de l'opéra, à qui la

bouquetiere vendoit des bouquets à la portiere de son carrosse.

VUIDE-POCHE.

Il falloit la prendre ; à une fille, cela étoit facile. Il y avoit peut-être des jeunes gens à l'autre portiere.

L'HAMEÇON.

Sans doute ; c'est ce qui m'en a donné envie ; car elle crioit, & elle avoit la main presque dehors du carrosse.

VUIDE-POCHE.

C'étoit bien aisé.

L'HAMEÇON.

Oui, mais c'est Mlle. Fripe-tout ; elle a pour amant un homme... Ah ! tu sais bien ... là ... qui a déjà fait pendre un de mes amis.

VUIDE-POCHE.

Ah diable ! c'est sans doute de ces Messieurs qui ne badinent pas, quand il est question de leurs intérêts.

L'HAMEÇON.

Le chevalier Vâ-Tout m'a bien tenté aussi.

VUIDE-POCHE.

Qui, ce gros joueur ?

L'HAMEÇON.

Oui. Il comptoit son argent dans le café d'ici à côté, & il avoit plus de cent-cinquante louis.

VUIDE-POCHE.

Qu'il perdra peut-être ce soir.

L'HAMEÇON.

Oui, & je lui aurois évité ce chagrin-là.

VUIDE-POCHE.

C'est donc à quoi tu pensois, quand je t'ai appellé ?

L'HAMEÇON.

Non, c'est à une aventure qui vient d'arriver.

VUIDE-POCHE.

A qui ?

L'HAMEÇON.

Au marquis de Drouville, qui se croit si beau.

VUIDE-POCHE.

Celui qui a tant de bijoux ?

L'HAMEÇON.

Lui-même. Il a une montre garnie de diamans, qui me tente depuis long-tems, & il vient de la tirer tout-à-l'heure.

VUIDE-POCHE.

C'est une aventure toute ordinaire de tirer sa montre.

L'HAMEÇON.

Ce n'est pas cela.

VUIDE-POCHE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

L'HAMEÇON.

C'eſt que ſa voiture vient de ſe rompre là, vis-à-vis.

VUIDE-POCHE.

S'il pouvoit venir ici.

L'HAMEÇON.

C'eſt ce que je regardois.

VUIDE-POCHE.

Tiens. N'eſt-ce pas lui qui entre?

L'HAMEÇON.

C'eſt lui-même; il y vient peut-être attendre une autre voiture. Viens avec moi, j'ai une bonne idée; nous reviendrons.

VUIDE-POCHE.

Allons! allons!



SCENE II.

Le MARQUIS, BERNARDY.

Le MARQUIS.

Eh ! Bernardy.

BERNARDY.

M. le Marquis ?

Le MARQUIS.

Pendant qu'on m'eſt allé chercher une voiture, va-t-en chez la Préſidente de Longs-nerfs.

BERNARDY.

Où demeure-t-elle ?

Le MARQUIS.

Quelque part du côté de la rue Boucherat, ici près.

BERNARDY.

Ah ! c'eſt cette dame du chevalier Sous-tirant ?

Le MARQUIS.

Oui.

BERNARDY.

Elle n'eſt pas à Paris ; car il eſt avec elle à la campagne, à ce que m'a dit ſon cocher.

Le MARQUIS.

Eh parbleu ! cela eſt vrai, je l'avois oublié.

BERNARDY.

M. le Marquis, ſi vous voulez aller quelque part ici près.

Le MARQUIS.

Eh bien ?

BERNARDY.

Vous avez Mme. de Plantemere;

Le Marquis.

Je ne puis la souffrir ; elle a envie d'être savante. Il faudroit lire avec elle tous les ouvrages nouveaux.

Bernardy.

Et Mme. de Rocmare ?

Le Marquis.

Elle joue toujours, & elle est avare, hors pour le jeu.

Bernardy.

Et Mme. la comtesse de la Villansores.

Le Marquis.

Je l'ai eue plus de six mois. Va-t-en voir si Mlle. de Sotiny est chez elle.

Bernardy.

Je ne vous conseille pas d'y aller.

Le Marquis.

Pourquoi donc ? Tout ce que nous

avons de mieux de nos jeunes gens y paſſent leur vie.

BERNARDY.

Cela eſt bon pour des gens ſans expérience, des étrangers, par exemple.

Le MARQUIS.

C'eſt une fille charmante !

BERNARDY.

Je la connois bien.

Le MARQUIS.

Pourquoi ne veux-tu pas que j'y aille ?

BERNARDY.

C'eſt qu'on ne ſait pas ce qui peut arriver.

Le MARQUIS.

Comment ?

BERNARDY.

Vous vous portez bien, n'eſt-ce pas ?

Le MARQUIS.

Mais, je crois que oui.

BERNARDY.

Et bien, reſtez tranquille, M. le Marquis.

Le MARQUIS.

Voilà de vos propos, à vous autres, quand vous n'aimez pas une fille, vous la décriez.

BERNARDY.

Moi, je l'aime beaucoup; & j'ai des raiſons pour cela.

Le MARQUIS.

Comment?

BERNARDY.

Je ne veux pas lui faire tort; mais je ne peux dire cela à M. le Marquis.

Le MARQUIS.

Quoi?

BERNARDY.

C'eſt moi qui l'ai enlevée à Marſeille, d'où je l'ai menée à Aix.

Le MARQUIS.

Toi ?

BERNARDY.

Oui, d'homme d'honneur. En revenant d'Italie, je devins amoureux d'elle, je l'épouſai ; au bout de ſix mois je la plantai là ; mais elle eſt venue à Paris me trouver : je lui ai conſeillé de chercher fortune, & elle a réuſſi, comme vous voyez.

Le MARQUIS.

Elle eſt ta femme ?

BERNARDY.

Oui, M. le Marquis.

Le MARQUIS.

Tu en es peut-être jaloux ?

BERNARDY.

Ah ! M. le Marquis ſait bien que nous ne penſons pas comme cela, nous autres, & puis je ne la vois plus.

Le MARQUIS.

Va voir ſi ma voiture ſe raccommode, ou ſi l'autre revient. (*Le coureur ſort*).

SCENE III.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON *déguiſé en peintre en miniature.*

L'HAMEÇON, *faiſant la révérence.*

Je viens d'apprendre, M. le Marquis, qu'il vous eſt arrivé un malheur à l'inſtant, qui ſeroit bien heureux pour moi, ſi vous le vouliez.

Le MARQUIS.

Qui êtes-vous ?

L'HAMEÇON.

Je m'appelle Rajeuni, & je suis peintre en miniature.

Le MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez ?

L'HAMEÇON.

C'est qu'il ne tient qu'à M. le Marquis de me faire gagner, en un quart-d'heure, cinquante louis.

Le MARQUIS.

Et comment cela ?

L'HAMEÇON.

Une dame de grande distinction me les a promis, si je puis lui rapporter de M. le Marquis un portrait fort ressemblant.

Le MARQUIS.

Ah ! ah ! c'eſt cela ?

L'HAMEÇON.

Oui vraiment ; car elle vous aime ſi fort, qu'elle m'en donneroit peut-être cent, ſi je réuſſiſſois.

Le MARQUIS.

C'eſt peut-être une vieille femme.

L'HAMEÇON.

Non, vraiment ; elle eſt jeune, & fort jolie.

Le MARQUIS.

Je ne l'ai donc jamais trouvée nulle part ?

L'HAMEÇON.

Je ne ſais pas ; mais elle ne penſe qu'à vous ; elle ne parle que de vous.

Le MARQUIS.

M. Rajeuni, vous me direz ſon nom ?

L'HAMEÇON.

Je ne le ſais pas.

Le MARQUIS.

Sa demeure ?

L'HAMEÇON.

Elle eſt venue chez moi, & elle y revient tous les deux jours pour voir ſi j'ai réuſſi. Il y a un mois que je ſuis M. le Marquis à tous les ſpectacles, aux promenades, au rempart; je commence bien mon portrait; mais comme vous ne tenez pas en place, je ne ſaurois l'achever.

Le MARQUIS.

Vous avez donc fait quelque choſe ? montrez-moi.

L'HAMEÇON.

Je ne l'ai pas ici; mais ſi M. le Marquis vouloit ſe tenir là, un petit quart-d'heure ſeulement, cela ſuffi-

roit ; & comme j'en ferois sûrement beaucoup de copies ; parce que je connois mille femmes qui voudroient en avoir, ma fortune feroit faite.

Le MARQUIS.

Et bien ! j'y confens, à condition que vous ferez tout ce qu'il vous fera poffible pour favoir quelle eft la dame.

L'HAMEÇON, *faifant femblant de travailler.*

Je vous le promets.

Le MARQUIS.

Où demeurez-vous ?

L'HAMEÇON.

M. le Marquis fait-il la rue du Ponceau ?

Le MARQUIS.

Non ; mais mes gens la trouveront.

L'HAMEÇON.

Ils n'auront qu'à demander Rajeuni, peintre en miniature, chez un Tabletier.

Le MARQUIS.

Cela eſt bon.

L'HAMEÇON.

M. le Marquis, ſi vous vouliez bien vous tourner un peu de mon côté.

Le MARQUIS.

Comme cela?

L'HAMEÇON.

Oui. Fort bien. Je ne ſuis pas étonné ſi toutes les dames ſont amoureuſes de vous; vous avez des traits nobles, enchanteurs; tout cela n'eſt pas aiſé à rendre.

Le MARQUIS.

On m'a toujours manqué.

L'HAMEÇON.

Vous n'êtes pas comme cela, vous M.

le Marquis, vous êtes sûr des coups que vous portez dans le cœur des dames. Auſſi avec des yeux comme les vôtres, cela n'eſt pas étonnant.

Le Marquis.

Pouvez-vous rendre bien le yeux ?

L'Hameçon.

Ecoutez donc, je n'en ai guere fait comme ceux-là.

Le Marquis.

Vous êtes honnête, M. Rajeuni.

L'Hameçon.

M. le Marquis, c'eſt l'état de la profeſſion.

SCENE IV.

Le MARQUIS, L'HAMEÇON, VUIDE-POCHE, *en pauvre honteux, avec une béquille.*

VUIDE-POCHE.

Eh ! Messieurs, ayez pitié d'un pauvre homme qui n'a jamais demandé l'aumône de sa vie.

Le MARQUIS.

Paix donc !

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monsieur, par charité.

L'HAMEÇON.

Allons, laissez-moi donc ; vous voyez que j'ai affaire.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſieur, je vous demande bien pardon.

L'HAMEÇON.

Allons, c'eſt bon, allez-vous en.

VUIDE-POCHE.

Monſeigneur, ſi c'étoit votre bonté de me donner quelque choſe.

Le MARQUIS.

Tais-toi !

VUIDE-POCHE.

Monſeigneur, vous voyez un pauvre fermier dont tous les biens ont été brûlés.

Le MARQUIS.

Comment cela ?

VUIDE-POCHE.

Je m'en vais vous le dire, Monſeigneur.

Le Marquis.

Ces coquins-là ſont toujours des hiſtoires.

l'Hameçon.

Ne l'écoutez pas, M. le Marquis, & ne remuez pas; parce que j'en ſuis aux yeux, & c'eſt là le difficile.

Le Marquis.

Cela ſera-t-il bientôt fait?

l'Hameçon.

Oui, ſi vous ne remuez pas.

Vuide-Poche.

Eh! Monſeigneur!...

Le Marquis.

Eh bien, comment as-tu été brûlé? voyons.

Vuide-Poche.

Eh! Monſeigneur, c'eſt par une fuſée d'artifice d'un feu que le ſeigneur

de notre village donnoit à sa maîtresse dans son château, le jour qu'il avoit vendu sa terre pour lui acheter des diamans, & lui meubler une maison.

Le MARQUIS.

Allons, cela n'est pas vrai.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monseigneur, cela est si vrai, que la ferme a été brûlée ; j'étois malade dans mon lit ; il m'est tombé une poutre qui m'a cassé la cuisse tout en haut à cet endroit-là. (*Il lui prend la montre, & la fait voir par derriere lui à l'Hameçon*).

Le MARQUIS.

Eh ! finis donc. Eh bien, M. Rajeuni, cela sera-t-il long encore ?

L'HAMEÇON.

Non, M. le Marquis ; vous êtes attrapé.

VUIDE-POCHE.

Monseigneur... ...

Le

Le MARQUIS.

Allons, va-t-en.

VUIDE-POCHE.

Allons, Monſeigneur, je m'en vais vous obéir. (*Il s'enfuit*).

Le MARQUIS.

Voyons, voyons, M. Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Oh ! non, Monſieur, cela n'eſt pas fini, vous ne le trouveriez pas aſſez beau.

Le MARQUIS.

Eh bien ! j'irai chez vous après demain, cele ſera-t-il fait ?

L'HAMEÇON.

Oui, M. le Marquis, tout ſera fini. Je vous remercierai bien.

Le MARQUIS.

Vous me direz la dame ?

L'HAMEÇON.

M. le Marquis, quand vous la connoîtrez, vous ferez bien heureux.

Le MARQUIS.

Je l'efpere. (*L'Hameçon fort*).

SCENE V, *& derniere.*

Le MARQUIS, BERNARDY.

Le MARQUIS.

Eh bien, Bernardy ?

BERNARDY.

M. le Marquis ?

Le MARQUIS.

Ma voiture ?

BERNARDY.

Elle vient.

Le Marquis.

Quelle heure eſt-il ?

Bernardy.

Je ne ſais pas.

Le Marquis.

N'as-tu pas ma montre ?

Bernardy.

Non, Monſieur, je ne la porte point aujourd'hui.

Le Marquis.

Je l'ai oubliée apparemment.

Bernardy.

Non, je vous l'ai donnée ce matin ; dès que vous avez été habillé.

Le Marquis.

Cela ne ſe peut pas.

Bernardy.

J'en ſuis sûr.

Le MARQUIS.

Mais je ne l'ai point.

BERNARDY.

Vous l'avez donc perdue?

Le MARQUIS.

Il faut qu'on me l'ait prise.

BERNARDY.

Et qui?

Le MARQUIS.

Deux coquins qui sont venus ici tout-à-l'heure.

BERNARDY.

Et qui sont-ils ?

Le MARQUIS.

L'un s'est dit peintre en miniature; il demeure reu du Ponceau, chez, chez un tabletier.

BARNARDY.

Cela n'est pas vrai; je connois tout

ce qui demeure dans cette rue-là. Et l'autre ?

Le MARQUIS.

C'est un pauvre, avec une béquille.

BERNARDY.

Avec une béquille ?

Le MARQUIS.

Oui, vraiment.

BERNARDY.

Vous ne reverrez jamais votre montre.

Le MARQUIS.

Pourquoi donc ?

BERNARDY.

C'est que j'ai rencontré un homme qui couroit aussi-bien que moi, avec une béquille à la main ; c'est sûrement votre voleur.

Le MARQUIS.

Parbleu, voilà deux grands ma-

rauds ; il faut avouer que je suis bien malheureux aujourd'hui !

BERNARDY.

Ah ! tout cela se réparera ; quelque dame vous rendra tout cela.

Le MARQUIS.

Allons, fais avancer ma voiture. (*Ils s'en vont*).

Tout Flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.

FIN.

LA DIETE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DESPREUILS.

Mme. DENERÉE, *veuve, Niece de M. Despreuils.*

Le CHEVALIER, DE ST. JULES.

Mme. BABAS, *Gouvernante de M. Despreuils.*

La ROCHE, *Laquais de M. Despreuils.*

Le BRUN, *Laquais du Chevalier de St. Jules.*

M. SOBRIN, *Médecin.*

La FLEUR, *Laquais de M. Despreuils.*

La Scene est chez M. Despreuils, dans un Sallon.



LA DIETE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! Madame, qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau ici ?

Mme. DENERÉE.

Mon oncle eſt toujours de même.

Le CHEVALIER.

Le délire continue ?

Mme. DENERÉE.

Oui. Je ne veux pas vous parler devant les domeſtiques.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ?

Mme. DENERÉE.

C'eſt qu'ils ne ſont pas bien intentionnés pour vous. Ils diſent que mon oncle n'étoit pas malade, & que c'eſt le médecin que vous lui avez donné, qui lui a cauſé ce délire.

Le CHEVALIER.

Mais M. Sobrin eſt fort ſage, & j'ai fait pour le mieux.

Mme. DENERÉE.

Je le crois ; mais la diete qu'il ordonne dans toutes les maladies a révolté nos gens, & ils ont tant dit à mon oncle que s'il ne vouloit pas manger, il mourroit ; qu'aujourd'hui il ſe croit mort, oui, abſolument mort.

Le CHEVALIER.

Quoi ! la tête de M. Despreuils est affoiblie à ce point-là ?

Mme. DENERÉE.

Oui, vraiment, & si elle ne revient pas, & qu'il meure en effet, je ne pourrai jamais vous épouser.

Le CHEVALIER.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas veuve, par conséquent maîtresse de vos volontés ?

Mme. DENERÉE.

Il est vrai ; mais vous ne savez pas tout. J'attends de mon oncle la seule fortune que je puisse avoir.

Le CHEVALIER.

Je le sais.

Mme. DENERÉE.

Vous n'êtes pas riche, & il m'étoit

bien doux de pouvoir vous faire partager des biens que je ne saurois desirer sans vous.

Le CHEVALIER.

Votre cœur me suffit.

Mme. DENERÉE.

Je le crois ; mais en vous épousant sans la succession de mon oncle, je vous ruinerois, en vous empêchant de faire un bon mariage ; & il a fait un testament par lequel il me déshérite, si je vous épouse.

Le CHEVALIER.

O ciel ! que m'apprenez-vous ?

Mme. DENERÉE.

S'il mouroit...

Le CHEVALIER.

Ne pourroit-on pas faire casser le testament, comme ayant été fait dans le délire ?

Mme. DENERÉE.

Ce feroit un procès dont le fuccès feroit très-douteux ; & comme les domeftiques font bien traités dans ce teftament, le délire feroit très-difficile à prouver.

Le CHEVALIER.

Comment donc faire ?

Mme. DENERÉE.

Il faut attendre M. Sobrin, que j'ai envoyé chercher par Le Brun, qui s'eft trouvé ici fort à propos.

Le CHEVALIER.

Mais la gouvernante...

Mme. DENERÉE.

Mme. Babas ?

Le CHEVALIER.

Oui, elle empêchera qu'on ne fuive fes ordonnances.

Mme. DENERÉE.

Il eſt vrai qu'elle eſt un peu contre lui, depuis le délire de mon oncle ; mais je vais lui faire entendre raiſon.

Le CHEVALIER.

La choſe ſera difficile ; car elle eſt bien entêtée : la voici.

SCENE II.

Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, Mme. BABAS.

Mme. DENERÉE.

Eh bien ! Mme. Babas, mon oncle ſe croit-il toujours mort ?

Mme. BABAS.

Ah ! mon Dieu, Madame, plus que jamais ; il nous fait perdre l'eſprit. Pre-

miérement, il ne veut plus ouvrir les yeux, & il ne parle que de ſon enterrement, & puis il dit qu'on verra dans ſon teſtament qu'il ne veut ni cloches, ni chant : quelle pitié ! enſuite il demande ſi on l'a lu.

Le CHEVALIER.

Eſt-ce que les notaires n'ont pas vu qu'il étoit dans le délire ?

Mme. BABAS.

Mais c'eſt qu'il n'y étoit pas, Madame, & qu'il avoit toute ſa raiſon comme moi Il n'y a qu'un point qui le tourmentoit, c'étoit de ſavoir que vous vous portiez bien, vous, M. le Chevalier & M. Sobrin auſſi. Pour M. Sobrin, il a bien raiſon de le déteſter ; car c'eſt cette chienne de diete qu'il lui a ordonnée qu'il l'a mis dans cet état-là.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! ſi vous le croyez, faites-le manger.

Mme. BABAS.

Eſt-ce qu'il y a moyen à préſent ? Il dit que les morts ne mangent point. J'ai beau lui dire : Mais, mon cher maître, écoutez donc une choſe, ſi vous ne mangez pas, nous mourrons tous de chagrin. Eh bien ! dit-il, tant mieux, nous nous reverrons bientôt; car il nous aime bien, comme vous voyez : c'eſt le meilleur cœur du monde ! Pour moi, je crois que je deviendrai folle. Savez-vous que cela me fait tant de peur, cette vilaine diete, que, depuis que mon maître eſt comme cela, je fais mes quatre repas, & je mange, la nuit, quand je m'éveille : il faut vivre avant de mourir, premiérement, & d'un.

Mme. DENERÉE.

Eh mon Dieu ! M. Sobrin ne vient pas.

Mme. BABAS.

Qu'en voulez-vous faire, Madame ? Ah ! pardi, voilà un beau médecin de

neige ; c'eſt dommage qu'il n'y ait pas de dégel pour lui. Mais je m'amuſe, moi, là, tandis que j'ai affaire. Voyons un peu . . . . oui, il ſera bien ſur ce ſopha.

Le CHEVALIER.

Qui donc, Mme. Babas?

Mme. BABAS.

M. Deſpreuils veut être tranſporté ici.

Mme DENERÉE.

Pourquoi faire ?

Mme. BABAS.

Ah ! dame, pour . . . Eh bien, voilà que je ne m'en ſouviens pas à préſent. Ah ! mon Dieu, ſi j'allois devenir folle auſſi, moi ! Je m'en vais manger un morceau & boire un coup promptement.

SCENE III.

Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, La ROCHE, *avec des oreillers.*

LA ROCHE.

Je vais mettre les oreillers sûr le canapé.

Mme. DENERÉE.

Eſt-ce que mon oncle va venir ?

LA ROCHE.

Oui, Madame, c'eſt-à-dire, nous allons l'apporter; car il dit que les morts ne marchent pas.

Mme. DENERÉE.

Chevalier, allez-vous-en; il ſeroit peut-être fâché de vous voir.

La ROCHE.

Il ne le verras pas, Madame : il dit que lorſqu'on eſt mort on doit avoir les yeux fermés, & il tient parole. Je m'en vais le chercher. (*Il ſort*).

Mme. DENERÉE.

En vérité, cette ſituation eſt réellement affligeante.

Le CHEVALIER.

Il faut eſpérer qu'elle ne durera pas. Nous verrons ce que dira le docteur.

Mme. DENERÉE.

Voici, je crois, mon oncle.



SCENE IV.

M. DESPREUILS, *en robe de chambre*, Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, Mme. BABAS, *mangeant*, La ROCHE & La FLEUR *portant M. Despreuils.*

La ROCHE.

Tiens, par ici. Avance encore : posons-le-là.

Mme. BABAS.

Un peu plus avant : fort bien.

M. DESPREUILS.

Eh ! tu me fais mal au cou, toi, la Roche.

La ROCHE.

Oh que non, Monsieur.

M. DESPREUILS.

Eh ! parbleu, je le sens bien, apparemment.

La Roche.

Vous vous trompez, Monſieur.

M. Despreuils.

Comment, je me trompe ?

La Roche.

Aſſurément, eſt-ce que les morts ſont ſenſibles ?

M. Despreuils.

Ah ! tu as raiſon ; je n'y penſois pas.

Mme. Babas.

La Roche, allez-vous-en boire un coup avec La Fleur, & n'oubliez pas de manger au moins ; car vous voyez où mene la diete.

La Roche.

Oh ! laiſſez, laiſſez-nous faire, ne ſoyez pas en peine de nous.

SCENE V.

Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, Mme. BABAS.

Mme. DENERÉE.

Eh bien ! mon oncle, comment vous trouvez-vous ?

M. DESPREUILS.

Mais aſſez bien. Je ne croyois pas qu'on mourût comme cela, ſans ſentir ni mal, ni douleur.

Mme. DENERÉE.

Mais vous n'êtes pas mort...

M. DESPREUILS.

Je ne ſuis pas mort ? qui vous a dit cela ?

Mme. DENERÉE.

Non, aſſurément, vous ne l'êtes point : rappellez votre raiſon...

M. DESPREUILS.

Comment ma raison ? est-ce que les morts sont des fous ? croyez-vous qu'ils aient envie de rire ? Laissez-moi tranquille ; voilà l'état où je dois être, je le sais mieux que vous.

Mme. DENERÉE.

Mais, mon oncle, croyez-nous donc.

M. DESPREUILS.

Ah çà ! voulez-vous me faire mettre en colere, afin que les morts se moquent de moi ? car je serois, je crois, le seul mort en colere.

Mme. BABAS.

Moi, je ne lui veux rien dire : s'il vouloit manger, cela seroit différent.

M. DESPREUILS.

Mais je vous dis que dans notre monde on ne mange pas.

Mme. BABAS.

Eh bien ! ſoyez du nôtre ; il vaut mieux être un bon vivant qu'un triſte mort.

Mme. DENERÉE.

Ah ! voilà Le Brun.

SCENE VI.

Mme. DENERÉE, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Mme. BABAS, Le BRUN.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! le docteur vient-il ?

Le BRUN.

Vous allez le voir ; il me ſuit : le voilà qu'il entre.

Mme.

Mme. DENERÉE, *allant au devant de lui.*

M. le docteur, que dites-vous de l'état de mon oncle ?

M. SOBRIN.

Tout-à-l'heure, Madame, tout-à-l'heure. (*Il tâte le pouls de M. Despreuils*).

Mme. BABAS.

Monsieur, depuis le matin il se croit mort.

M. SOBRIN.

Bon.

Mme. BABAS.

Songez donc qu'il n'a pas mangé depuis huit jours.

M. SOBRIN.

Bon.

Mme. BABAS.

Toute la nuit il a été très-agité.

M. SOBRIN.

Bon.

Mme BABAS.

Et, quelque chose que nous lui ayions dit, il n'a pas voulu ouvrir les yeux.

M. SOBRIN.

Bon.

Mme. BABAS.

Comment ? bon, bon, bon ; mais s'il continue, nous ne saurons qu'en faire.

M. SOBRIN.

Fort bien : je sais à présent la cause du mal, & je le guérirai.

Mme. BABAS.

Vous ne le guérirez pas, si vous ne trouvez le moyen de le résoudre à manger.

M. SOBRIN.

Au contraire. Ecoutez-moi.

Mme. BABAS.

Mais, Monsieur, quand il n'y a plus d'huile dans une lampe, premiérement & d'un, il faut bien qu'elle s'éteigne ; on ne vit pas de l'air du tems, & votre diete...

Mme. DENERÉE.

Ecoutez M. le docteur, Mme. Babas.

Mme. BABAS.

Ah ! mon Dieu, qu'il parle tant qu'il voudra ; mais ce n'est pas avec des paroles qu'on guérit un malade. J'ai parlé à mon mari jusqu'au dernier moment, & cela ne l'a pas empêché de mourir, le pauvre défunt !

Mme. DENERÉE.

Finissez donc.

Mme. BABAS.

Allons, je me tais ; mais...

M. SOBRIN, *à Mme. Denerée.*

Madame, le mal de M. votre oncle eſt dans le ſang, c'eſt-à-dire, que la fermentation a cauſé une fievre qui tourne à la malignité, & que, ſans perdre un inſtant, il faut le ſaigner trois fois, d'heure en heure.

Mme. BABAS.

Ce n'eſt pas mon avis à moi, Madame; c'eſt M. votre oncle; mais c'eſt mon maître.

M. DESPREUILS.

Qu'eſt-ce que dit le docteur, Mme. Babas?

Mme. BABAS.

Il dit qu'il veut vous faire ſaigner trois fois; n'y conſentez pas, mon cher maître.

M. DESPREUILS.

Je ne crois pas qu'il s'en aviſe.

M. SOBRIN.

Mais, M. Despreuils...

M. DESPREUILS.

Non, Monsieur; vous m'avez tué; contentez-vous de cela. On peut bien ouvrir un mort; mais on ne le saigne pas; & je vous empêcherai bien de me poursuivre au delà du tombeau.

Mme. BABAS.

Et moi aussi, je vous assure.

Mme. DENERÉE.

Mme. Babas, je vous prie de ne pas vous opposer aux secours qu'il est à propos de donner à mon oncle.

Mme. BABAS.

Mais, Madame...

Mme. DENERÉE.

Taisez-vous.

Mme. BABAS (*à part*).

Si je ne parle pas, je n'en penserai pas moins.

Le CHEVALIER (*bas*).

Docteur, comment ferez-vous ? Ils ne le laisseront jamais saigner.

M. SOBRIN.

Je sens bien que Mme. Babas s'y opposera, & que le malade sera fort difficile à saigner de force ; ainsi il faut prendre un autre parti.

Le CHEVALIER.

Voyons.

M. SOBRIN.

Avez-vous quelqu'un sur qui vous puissiez compter ici ?

Mme. DENERÉE.

Oui, il y a Le Brun, qui est au Chevalier.

M. SOBRIN.

Eh bien, je vais vous envoyer un temperatif, qu'il lui fera prendre, sans que Mme. Babas le sache, & cela arrêtera les progrès de la fievre ; vous en pouvez être sûrs.

Mme. DENERÉE.

Allons, envoyez-le promptement.

M. SOBRIN.

Je vous l'apporterai moi-même, &, quelque tems après, je viendrai voir l'effet du remede.

Mme. DENERÉE.

Allez, ne tardez pas.

Le CHEVALIER, *à Mme. Denerée.*

Je vais conduire le docteur.

Mme. DENERÉE.

J'y vais aussi; je veux savoir ce qu'il pense réellement de l'état de mon oncle.



SCENE VII.

M. DESPREUILS, Mme. BABAS, Le BRUN.

Mme. BABAS.

Pour des gens d'esprit, comme ils donnent tête baissée dans tout ce que dit cet homme-là ! Ah ! si notre M. Tibia n'étoit pas en campagne, comme il auroit déjà guéri notre maître !

Le BRUN.

Qu'est-ce que c'est que M. Tibia ?

Mme. BABAS.

Ah ! c'est un petit chirurgien qui demeure ici au coin de la rue à droite. Il m'a donné une fois une médecine qui m'a purgée pendant onze jours ; aussi je n'ai pas été malade depuis.

Le BRUN.

Ah çà, voulez-vous que je guérisse M. Despreuils, moi ?

Mme. BABAS.

Assurément, je le veux; tenez; j'ai plus de confiance en vous qu'à ce docteur, avec sa grande perruque & sa canne. Quand on dit un docteur, c'est pour moi comme si l'on disoit un ignorant.

Le BRUN.

Cela est souvent la même chose. Ah cà, qu'est-ce que vous me donnerez, si je réussis ?

Mme. BABAS.

Tout ce que vous m'avez demandé.

Le BRUN.

Ne badinons pas; vous savez que depuis long-tems j'ai envie de vous épouser.

Mme. BABAS.

Eh bien, je vous épouserai, cela ne me fait rien; parce qu'on m'a prédit que je serois veuve trois fois.

Le BRUN.

Je ne crois pas aux devins. Allons, commencez par me donner des draps blancs, & envoyez-moi la Roche avec une échelle.

Mme. BABAS.

Vous me direz donc....

Le BRUN.

Oui, oui, après.



SCENE VIII.

M. DESPREUILS, Le BRUN.

M. DESPREUILS.

Eh bien, qu'eſt-ce donc que l'on fait? eſt-ce qu'on ne ſonge pas à mon enterrement?

Le BRUN.

Pardonnez-moi, Monſieur, on va apporter la tenture.

M. DESPREUILS.

Avec toutes leurs cérémonies, ces gens-là gâtent la mort; mais j'ai dit dans mon teſtament que je n'en voulois point.

Le BRUN.

Dame, Monſieur, je n'en fais rien; mais puiſque le vin eſt tiré il faut le boire.

M. DESPREUILS.

Allons, finiſſez donc.

SCENE IX.

M. DESPREUILS, Le BRUN, La ROCHE, *avec des draps & une échelle.*

Le BRUN.

Aidez-moi donc, Messieurs ? (*Ils tendent les draps*).

M. DESPREUILS.

Cela avance-t-il ?

Le BRUN.

Oui, Monsieur, voilà qui est fait. (*Ils s'en vont.*)



SCENE X.

M. DESPREUILS, *seul.*

Je ne sais pas quand ils viendront me chercher. Je suis bien fâché d'avoir défendu les cloches; j'aurois entendu tout cela, & je saurois quand on auroit fini; car je ne sens rien.

SCENE XI.

M. DESPREUILS, Le BRUN.

Le BRUN, *contrefaisant plusieurs voix.*

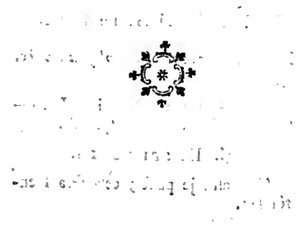
Qu'est-ce donc là qui passe ? — C'est ce pauvre M. Despreuils.

M. DESPREUILS.

Ah ! ah ! je passe; cela sera bientôt fait.

Le Brun.

A-t-il été malade long-tems ? — Non ; mais ses gens pleurent bien. — C'est qu'ils l'aimoient beaucoup. — Voyez donc ce pauvre Le Brun comme il est affligé. — Est-ce qu'il étoit à lui ? — Non ; mais il ne l'aimoit pas moins. — S'il avoit su cela, il lui auroit assurément laissé quelque chose. — Allons, voilà le convoi passé. — Adieu, Monsieur ; adieu, Madame. — Mes complimens chez vous. — Je n'y manquerai pas.



SCENE XII.

M. DESPREUILS, *seul.*

Je n'entends plus rien. Je voudrois bien savoir où je suis à présent. Je crois que je puis ouvrir les yeux (*Il ouvre les yeux*). Ah! ah! je ne vois que du blanc. Apparemment que ce sont les champs Elisées. Mais que dois-je faire? dois-je me lever ou rester tranquille? Pour le savoir, attendons qu'il paroisse quelques ames, qui sans doute me le diront. — Ah! mon Dieu, que je m'ennuie! On a bien raison de dire dans l'autre monde qu'on s'ennuie comme un mort; mais j'entends quelqu'un. Examinons sans rien dire.

SCENE XIII.

M. DESPREUILS, Mme. BABAS, Le BRUN, *enveloppés chacun d'un drap de la tête aux pieds.*

M. DESPREUILS.

Ce sont deux ames.

Le BRUN (*bas*).

Le docteur a envoyé une petite bouteille, que j'ai là pour lui faire prendre.

Mme. BABAS.

Jettez-là par la fenêtre.

Le BRUN.

Non, je veux la lui faire voir, pour lui prouver que je n'en ai pas eu besoin.

Mme. BABAS.

Mme. Denerée croit que nous ne réussirons pas.

Le BRUN.

Elle verra qu'elle s'eſt trompée.

M. DESPREUILS.

Je n'entends pas un mot de ce qu'ils diſent ; mais que vois-je ! je crois que c'eſt Le Brun ?

Le BRUN.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

M. DESPREUILS.

Depuis quand es-tu mort ?

Le BRUN.

Monſieur, deux heures après Mme. Babas.

M. DESPREUILS.

Mme. Babas eſt morte ?

Mme. BABAS.

Oui, mon cher maître, du chagrin de ne plus vous voir : j'ai dit comme cela, qu'eſt-ce que j'ai affaire au mon-

de à préſent ? & je ſuis morte tout de ſuite; & Le Brun, qui m'aimoit, eſt mort auſſi.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, j'en ſuis bien aiſe; car je ne connois perſonne ici.

Mme. BABAS.

Que faiſiez-vous donc là ?

M. DESPREUILS.

Rien. Je m'ennuiois.

Le BRUN.

Mais il faut faire quelque choſe pour s'amuſer.

M. DESPREUILS.

Et quoi ?

Mme. BABAS.

Boire & manger.

M. DESPREUILS.

Vous vous moquez de moi; des ames ne mangent pas.

Le Brun.

Je le croyois comme vous ; mais nous avons déjà goûté, & nous allons souper.

M. Despreuils.

Quel conte vous me faites !

Le Brun.

Vous allez voir. Mme. Babas, vous avez nos deux poulets ?

Mme. Babas.

Oui, les voici ; je les ai choisis bien gras.

Le Brun.

Et moi, j'ai deux bouteilles de vin, du meilleur qui soit en Bourgogne.

M. Despreuils.

Et vous allez boire & manger ?

Le Brun.

Sûrement ; vous allez voir.

M. DESPREUILS.

Je ne comprends pas cela.

Mme. BABAS.

Eſt-ce que vous n'avez pas faim?

M. DESPREUILS.

Parbleu, ſi fait, j'ai faim & ſoif, on ne peut pas davantage; mais je ne crois pas que je doive manger.

Mme. BABAS.

Eh bien! Monſieur, ce ſont vos affaires; pour nous, nous allons toujours manger, n'eſt-ce pas, Le Brun?

Le BRUN.

Ah! je vous en réponds!...

Mme. BABAS.

Mettons-nous ici auprès de Monſieur, pour lui tenir compagnie. Voilà votre poulet: donnez-moi du pain.

Le BRUN.

En voici. (*Ils mangent*).

M. DESPREUILS.

Votre poulet ſent bien bon.

Mme. BABAS.

Il eſt excellent !

Le BRUN.

J'avois bien faim.

Mme. BABAS.

Buvons donc.

Le BRUN.

Volontiers. (*Il verſe à boire, & ils boivent*).

M. DESPREUILS.

Savez-vous à quoi je penſe, pendant que vous mangez tous les deux.

Le BRUN, *la bouche pleine.*

Non, Monſieur, à quoi ?

M. DESPREUILS.

A tout ce qu'on dit dans le monde d'où nous venons, quand on parle de celui-ci.

Le BRUN.

Oui, cela eſt bien drôle : on y parle ſouvent de tout, ſans ſavoir ce qu'on dit.

M. DESPREUILS.

Aſſurément, puiſqu'on dit que quand on eſt mort, on ne mange pas.

Mme. BABAS.

Ah ! mais, dame, écoutez donc; peut-être qu'ici il n'y a que le peuple qui mange, pour le récompenſer de n'avoir pas fait auſſi bonne chere que vous de ſon vivant.

Le BRUN.

Ah ! pardi, pour moi, je ſerois bien fâché de n'être pas peuple ici ; je ſerois privé d'un trop grand plaiſir.

Mme. BABAS.

Ce qu'il y a de meilleur encore, c'eſt qu'on peut manger tant qu'on veut, ſans craindre que cela faſſe du mal, parce qu'on ne meurt pas deux fois.

Le BRUN.

Cela n'eſt pas malheureux ; on n'eſt ſeulement pas malade ici ; ce n'eſt pas comme là haut. En vérité, je les plains bien ces pauvres vivans ! Allons, buvons.

Mme. BABAS.

Monſieur, à votre ſanté.

Le BRUN.

C'eſt ſans cérémonie. A l'honneur de la vôtre.

M. DESPREUILS.

Vous trouvez donc du goût à ce que vous mangez ?

Mme. BABAS.

Et un bon goût. Tenez, ſentez cela.

M. DESPREUILS.

Diable ! cela augmente ma faim.

Le BRUN.

Cela eſt bien malheureux d'être condamné comme cela à avoir toujours faim, ſans pouvoir manger.

M. DESPREUILS.

Vous croyez que je ſuis condamné à cela ?

Mme. BABAS.

Ah dame ! je ne ſais pas. Qu'eſt-ce qui fait cela ? Si vous voulez, quand nous aurons fait connoiſſance ici, nous nous informerons des tenans & des aboutiſſans, & nous vous dirons de de quoi il retourne.

M. DESPREUILS.

Oui, mais en attendant...

Le BRUN.

Vous êtes ſûr de ne pas mourir de faim.

M.

M. DESPREUILS.

Oui ; mais de souffrir beaucoup.

Le BRUN.

Cela pourroit bien être ; mais il faut prendre patience ; je n'y sais pas d'autre remede.

M. DESPREUILS.

Ecoutez-moi : vous êtes tous les deux mes amis.

Mme. BABAS.

Et nous le serons toujours à présent ; voilà de quoi vous pouvez être bien sûr.

M. DESPREUILS.

Si vous me promettiez le secret, il me semble que je pourrois essayer de manger.

Le BRUN.

Oui ; mais c'est que nous avons encore faim.

M. DESPREUILS.

Rien qu'une cuisse de poulet seulement.

Mme. BABAS.

Ah oui ! pour essayer, n'est-ce pas ?

Le BRUN.

Oui ; mais c'est que l'appétit vient quelquefois en mangeant, & puis nous...

M. DESPREUILS.

Mes amis, je vous en prie.

Mme. BABAS.

Vous n'en direz rien.

M. DESPREUILS.

Non, non.

Le BRUN.

Tenez, voilà une cuisse.

Mme. BABAS.

Et du pain.

M. DESPREUILS.

En vous remerciant. (*Il dévore*).

Mme. BABAS.

Cela eſt-il bon ?

M. DESPREUILS, *la bouche pleine*.

Excellent !

Le BRUN.

Il faut boire.

M. DESPREUILS.

Donnez, donnez. (*Il boit*). Voilà de bon vin.

Le BRUN.

C'eſt qu'il n'y a pas ici de cabaretier. Le vin eſt naturel.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi quelque choſe encore.

Le BRUN.

Tenez, voilà une aile.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi à boire. (*Il boit*).

Mme. BABAS.

Cela ne va pas mal. Je commence à croire à présent que vous n'êtes pas condamné à mourir toujours de faim; dame, écoutez donc: plus on vit, plus on apprend.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, je suis bien heureux que vous soyiez morts.

Le BRUN.

Buvez, buvez. (*Il lui verse à boire*).

M. DESPREUILS, *après avoir bu.*

Tout cela me fait un grand plaisir!

Le BRUN.

Vous voyez bien que les morts vous apprennent à vivre.

Mme. BABAS.

Si j'étois de vous, pour vous amuser; car vous n'avez rien à faire, je m'amuſerois à dormir, c'eſt toujours autant de pris.

M. DESPREUILS.

Les morts dorment-ils ?

Le BRUN.

Tant qu'ils veulent.

M. DESPREUILS.

Je commence à le croire; car j'en ai bien envie.

Mme. BABAS.

Eh bien ! eſſayez. Attendez, je vais raccommoder votre bonnet de nuit & votre couvre-pieds. Là, voilà qui eſt bien. Bon ſoir.

M. DESPREUILS.

Bon ſoir, bon ſoir.

Le BRUN.

Bon ſoir, Monſieur. Il ne me répond pas : bon ſoir, Monſieur. Ma foi, il eſt déjà endormi.

Mme. BABAS.

Le voilà ſauvé.

Le BRUN.

Pour moi, je le crois. Bon ſoir, Monſieur, il n'entend rien.

Mme. BABAS.

Allons, emportons tout cela.

Le BRUN.

Non, laiſſons-le là.

SCENE XIV.

M. DESPREUILS, Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, Mme. BABAS, Le BRUN.

Mme. DENERÉE.

Nous avons tout entendu. Mon oncle dort-il tout de bon?

Le BRUN.

Je vous en réponds.

Le CHEVALIER.

Il ne faut pas le réveiller.

Mme. BABAS.

Oh! il n'y a rien à craindre; quand il dort une fois, on tireroit le canon de la Bastille que cela ne lui feroit rien.

Mme. DENERÉE.

Voilà une heureuse idée que Le Brun a eu là!

Le BRUN.

Je m'en vais détendre tout cela pour quand il se réveillera.

Le CHEVALIER.

Dépêche-toi.

Le BRUN.

J'aurai bientôt fait. (*Il va chercher une échelle, & il détend les draps*).

Mme. DENERÉE.

Pourvu qu'il revienne dans son bon sens.

Mme. BABAS.

Ah! pardi, il y sera, puisqu'il a mangé; je vous en réponds, moi. Je voudrois avoir autant d'écus que les médecins ont tué de monde avec leur chienne de diete. Pour moi je sais bien

que, lorſque je ſerai malade, je demanderai toujours à manger : tant qu'on mange on ne meurt pas.

Le Brun.

Allons, voilà qui eſt fait. (*Il emporte les draps & l'échelle*).

Mme. Denerée.

Je ne ſuis pas encore ſans inquiétude.

Le Chevalier.

Vous verrez, à ſon réveil.



SCENE XV.

Mme. DENERÉE, Le CHEVALIER, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Mme. BABAS, Le BRUN.

Le BRUN.

Voilà Monsieur le docteur.

M. SOBRIN.

Eh bien, notre malade?

Mme. DENERÉE.

Il dort, & je le crois hors d'affaire.

M. SOBRIN.

Cela doit être. Oh! j'étois sûr de mon fait. Il faut le réveiller.

Mme. BABAS.

Non, Monsieur, laissez, je vous

prie, reposer mon pauvre maître, vous voudrez peut-être encore le saigner;

M. SOBRIN.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur; d'ailleurs, il ne doit plus en avoir besoin.

Le CHEVALIER.

Vous le croyez, docteur?

M. SOBRIN.

Quand je vous dis que j'en suis sûr. Allons, M. Despreuils.

M. DESPREUILS.

Ah! c'est vous, docteur?

M. SOBRIN.

Oui, c'est moi. Donnez-moi votre bras. Fort bien: il n'y a plus d'agitation.

M. DESPREUILS.

Ah! docteur, j'ai fait un terrible rêve.

Mme. Babas.

Ah ! s'il prend cela pour un rêve!

Mme. Denerée.

Ne dites donc rien, Mme. Babas.

M. Despreuils.

Je me suis cru mort.

M. Sobrin.

Eh bien, vous ne le croyez plus ?

M. Despreuils.

Non, vraiment ; je me sens même assez de force.

M. Sobrin.

C'est moi qui vous ai tiré de là.

M. Despreuils.

Vous ?

M. Sobrin.

Oui, avec un températif que je vous ai fait donner.

M. DESPREUILS.

Je ne me souviens pas...

Le BRUN.

Je m'en souviens bien, moi.

M. SOBRIN.

Ne vous l'a-t-on pas remis pour le faire prendre à M. Despreuils?

Le BRUN.

Oui, Monsieur; mais comme vous ne vouliez pas croire que c'étoit la diete qui l'avoit mis dans l'état où il étoit, Mme. Babas & moi nous lui avons fait manger une cuisse & une aîle de poulet : il a bien dormi; il se porte à merveille, & voilà votre températif que j'avois gardé dans ma poche.

M. SOBRIN.

Quoi! vous l'avez fait manger.

Mme. BABAS.

Oui, Monsieur, tenez, voilà les restes du poulet & du vin.

M. SOBRIN.

Et vous le croyez guéri?

Le BRUN.

Assurément; & vous en êtes conve-nu vous-même tout-à-l'heure.

M. SOBRIN.

Eh bien, je me suis trompé.

Mme. BABAS.

C'est peut-être votre habitude.

Mme DENERÉE.

Docteur, vous convenez donc que M. Despreuils...

M. SOBRIN.

Est fort mal.

M. DESPREUILS.

Moi fort mal! (*Il se leve*). Je ne conviendrai pas de cela,

M. SOBRIN.

Voyez à quoi vous l'expoſez.

M. DESPREUILS.

A te chaſſer, maudit ignorant.

M. SOBRIN.

Ceci eſt un peu fort ; un malade n'a jamais chaſſé un médecin. Vous me rappellerez ; mais vous ne m'aurez pas quand vous voudrez.

Mme. BABAS.

Ah ! tant mieux. Je voudrois bien ne le revoir jamais ici.



SCENE XVI, *& derniere.*

Mme. DENERÉE, M. DESPREUILS, Le CHEVALIER, Mme. BABAS, Le BRUN.

Le BRUN.

J'eſpere, Monſieur, que vous ſerez plus content de votre nouveau médecin, & que ſi vous avez été fâché contre M. le Chevalier pour vous avoir donné l'autre...

M. DESPREUILS.

Moi, j'ai été fâché contre le Chevalier ?

Mme. DENERÉE.

Oui, mon oncle; puiſque vous avez mis dans votre teſtament que vous me déshériteriez, ſi jamais je voulois l'épouſer.

M. DESPREUILS.

J'ai fait mon teſtament?

Mme. BABAS.

Oui, Monſieur.

M. DESPREUILS.

Et j'y ai mis cette clauſe?

Mme. DENERÉE.

Oui, mon oncle.

M. DESPREUILS.

Eh bien, je vais l'annuler par un bon contrat bien en forme, où je ne vous donnerai tout mon bien qu'à condition que vous l'épouſerez ſans différer.

Mme. DENERÉE.

Ah! mon oncle!

M. DESPREUILS.

Je n'ai jamais eu d'autre intention.

Le CHEVALIER.

Monſieur, toute la vie....

M. DESPREUILS.

Ne parlons point de remerciemens. Laiſſez-moi aller m'habiller ; car je veux ſortir, & paſſer chez mon notaire.

Le BRUN.

Monſieur, nous avons fait un marché, Mme Babas & moi.

M. DESPREUILS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le BRUN.

Qu'elle m'épouſeroit, ſi je vous guériſſois.

M. DESPREUILS.

J'entends : c'eſt encore un autre contrat ; je m'en charge. Un vieux garçon n'a rien de mieux à faire que de marier tout ce qui l'entoure.

Il faut ſavoir hurler avec les loups.

FIN.

ULZETTE ET ZASKIN.

TRAGÉDIE-PROVERBE.

ACTEURS.

Le GRAND-SEIGNEUR, *Sultan.*
Le MOUPHTI.
ULZETTE, *Princesse Grecque.*
ZASKIN, *Prince Grec.*
Le CHEF *des Eunuques.*
EUNUQUES.
JANISSAIRES.
SPAHIS.
GARDES.
Un MUET.
MUETS.

La Scene est à la Campagne, dans les Jardins Anglois du Grand-Seigneur.



ULZETTE ET ZASKIN.

TRAGÉDIE-PROVERBE,

EN CINQ ACTES.

La Scene représente les jardins Anglois du Grand-Seigneur ; on y voit des montagnes, des ruisseaux, des rivieres, des prairies, des rochers & des moulins. Sur le devant est une grotte.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le GRAND-SEIGNEUR, Le MOUPHTI.

Le GRAND-SEIGNEUR.

C'est vous, Mouphti ?

Le MOUPHTI.

Seigneur . . .

Le GRAND-SEIGNEUR.

Je ſuis ſeul en ces lieux ;
L'Aga ne me ſuit point.

Le MOUPHTI.

Que dites-vous, ô Dieux !

Le GRAND-SEIGNEUR.

Ne craignez rien pour moi, ſi j'ai perdu ma garde :
Souvent dans mes jardins tout ſeul je me haſarde,
J'en connois les détours.

Le MOUPHTI.

Il faudra s'en ſaiſir ;
Vous les verrez, Seigneur ; il faut les déſunir.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vous comprends point : quel eſt donc ce langage ?

Le MOUPHTI.

Dans vos jardins Anglois, avec tout leur bagage,
Ils ſont ici tous deux.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Expliquez-vous : qui ? quoi ?

Le MOUPHTI.

Le prince & la princeſſe, ils ne ſuivent de loi
Que celle de l'amour.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Quelle princeſſe ?

Le MOUPHTI.

Ulzette.
Je vous l'ai dit, Seigneur, elle eſt grande
& bien faite.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Je ne m'en ſouviens pas.

Le MOUPHTI.

Et le prince Zaskin ;
Qui paroît grand & fort, & ſe dit ſon couſin.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien ! tant mieux pour lui ; car c'eſt tant
mieux pour elle.

Le MOUPHTI.

Pouvez-vous approuver l'amour d'une infi-
delle !

Pour s'aimer sans hymen, qu'ils suivent
l'Alcoran.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Leur bonheur sous sa loi deviendra-t-il plus
grand ?

Le MOUPHTI.

Que dites-vous, Seigneur? & quelle indifférence !

Le GRAND-SEIGNEUR.

En devenant tyran, accroît-on sa puissance?

Le MOUPHTI.

Mais protéger les loix n'est-ce pas un devoir?
Ah ! connoissez Ulzette, essayez de la voir:
On se sent enlever près de cette princesse!
Ses yeux sont les plus beaux de tous ceux de
la Grece ;
Son teint est composé de rose & de jasmin;
Tant d'attraits seroient-ils pour le prince
Zaskin ?

Le GRAND-SEIGNEUR.

Pourquoi non, s'ils s'aimoient d'une égale
tendresse ?

Le MOUPHTI.

Ils ne s'aiment que trop : ensemble ils sont
sans cesse,

Et

Et c'eſt un crime affreux !

Le GRAND-SEIGNEUR.

C'eſt le ſort le plus doux !

Le MOUPHTI.

De leur félicité vous n'êtes point jaloux ?
Zaskin eſt prince Grec, & votre tributaire,
Vous pourriez empêcher...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Et qu'eſt-il néceſſaire ?

Le MOUPHTI.

Parlez au prince ; il vient.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Non, je n'ai pas le tems.
Suivez-moi, pour m'aider à retrouver mes gens ;
Vous reviendrez ici ſi vous avez envie
D'y revoir la beauté dont votre ame eſt ravie.



SCENE II.

ZASKIN.

De quoi peut ſe vanter mon ſuperbe vainqueur ?
Le plus grand de mes biens reſte entier dans mon cœur.
Oui, d'Ulzette charmé je ne crains plus l'abſence ;
Ne nous quittant jamais, nos jours dans l'innocence
Coulent paiſiblement, en tout tems, en tous lieux,
Et la douce amitié les rend délicieux.
Privés de nos états, nous goûtons cette aiſance
Qu'un philoſophe éprouve au ſein de l'indigence.
De ces lieux c'eſt ainſi que nous ſavons jouir.
A l'homme qui n'a rien tout peut appartenir.
Mais depuis un inſtant je ne vois plus Ulzette !
Pourquoi mon ame eſt-elle agitée, inquiette ?
Eſt-ce un avis des Dieux, quelques preſſentimens ? . . .
Non, je ne crains plus rien ; c'eſt elle que j'entends !

SCENE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

Prince, je vous cherchois : évitiez-vous Ulzette ?

ZASKIN.

Qui ? moi, vous éviter ! près de cette retraite
J'efpérois vous revoir ; mes momens les plus doux,
Vous le favez, font ceux que je paffe avec vous :
Vous êtes mon foleil, vous êtes mon aurore,
Et fans vous, nul beau jour pour moi ne peut éclore.

ULZETTE.

J'oublie, en vous voyant, ces palais éclatans,
Tout ce que j'ai perdu, ces illuftres parens,
Ceux qui nous deftinoient chacun une couronne.

ZASKIN.

Eh ! nous l'aurons toujours, fi la vertu la donne.

Je ne reproche rien à nos cruels destins ;
Ils ont su nous unir, nous rendant orphelins :
C'est de nous seuls, enfin, que nous devons dépendre,
Et nul mortel sur nous n'aura droit de prétendre.

ULZETTE.

Nous serons l'un pour l'autre un constant univers.

ZASKIN.

Esclaves de nos cœurs, ils forgeront nos fers.

ULZETTE.

De la simplicité nous goûterons les charmes.

ZASKIN.

En comblant nos desirs, nous vivrons sans alarmes ;
Sous cette grotte ici nous passerons les nuits.

ULZETTE.

De ces vergers charmans en savourant les fruits,
Tous deux nous oublîrons les grandeurs de l'empire,
Ces festins somptueux où l'on ne voit point rire,

Les faxals, les remparts, tous ces plaisirs
bruyans,
Où l'on voit s'ennuyer les riches & les grands.

ZASKIN.

Et nous dirons ce n'est qu'en ces douces
retraites
Que les félicités sont pures & parfaites.

SCENE IV.

Le MOUPHTI, ULZETTE, ZASKIN.

Le MOUPHTI, *écoutant* (*à part*).

Ah! je les apperçois; voyons, instruisons-
nous,
Sachons de leur bonheur s'il faut être jaloux.

ZASKIN.

Da ma fidélité vous devez tout attendre.

ULZETTE.

Vous me verrez toujours plus sensible & plus
tendre.

ZASKIN.

Dès mes plus jeunes ans vous m'avez su
charmer.

ULZETTE.

C'eſt de vous que j'appris cet art divin d'aimer.

Le MOUPHTI (*à part.*)

J'en ai trop entendu, je veux rompre leur
chaîne ;
Après tant de bonheur ils connoîtront la peine;
Mais pour les y plonger, rêvons quelques
inſtans.
Nous reviendrons ici, lorſqu'il en ſera tems.
(*Il s'en va*).

SCENE V.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

C'eſt à vous que je dois cette vive tendreſſe.

ZASKIN.

Que nous ſerons heureux, ma divine prin-
ceſſe!

Rien ne rompra jamais un si charmant lien.

ULZETTE, *s'écriant.*

Ah ! prince...

ZASKIN.

Qu'avez-vous ?

ULZETTE, *s'écriant & tombant assise.*

Ciel ! j'ai perdu mon chien !

ZASKIN.

Ne vous allarmez pas : ici daignez m'attendre,
Et sans doute bientôt je pourrai vous le rendre.

ULZETTE.

Allez, cher prince, allez tout proche du ruisseau ;
Peut-être est-il encor dormant près du hameau.

Zaskin s'en va, & Ulzette entre dans la grotte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ULZETTE, Le MOUPHTI.

Le MOUPHTI.

Me reconnoiffez-vous ? regardez-moi, princeffe.

ULZETTE.

Vous êtes le Mouphti.

Le MOUPHTI.

Dans l'ardeur qui vous preffe ;
Vous oubliez les loix, vous oubliez l'honneur :
Que diroient vos parens ?

ULZETTE.

Ils loûroient mon bonheur.

Le MOUPHTI.

Quelle douleur pour eux ! lorfqu'ils fauroient, Madame,
Et du prince & de vous la criminelle flamme !

Osez-vous l'avouer ?

ULZETTE.

Le prince est mon parent ;
J'en ai fait mon ami.

Le MOUPHTI.

Lui s'est fait votre amant.

ULZETTE.

Eh, qu'importe le nom ? Le prince m'est utile.
Il est mon protecteur ; dans ce charmant asyle,
Du sexe, comme lui, soyez le défenseur.

Le MOUPHTI.

Ah ! je le deviendrai : connoissez votre erreur.
Le prince est votre amant ; oui, vous pouvez m'en croire,
Il triomphe de vous ! oubliant votre gloire,
Sans doute il vous a fait récompenser ses feux ?

ULZETTE.

Une tendre amitié nous unit tous les deux.

Le MOUPHTI.

Vous déguisez le nom ; mais vous devez m'entendre.
La nuit comme le jour n'est-il pas aussi tendre ?

ULZETTE.

Il veille auprès de moi, quand je ne puis dormir.

Le MOUPHTI.

La nuit auprès de vous ! . . . Ah ! vous devez
frémir !

ULZETTE.

Eh, pourquoi m'allarmer ?

Le MOUPHTI.

C'est que le ciel s'offense
D'un criminel amour; redoutez sa vengeance.

ULZETTE.

Un criminel amour ! . . . Il n'est rien de si doux.

Le MOUPHTI.

Pouvez-vous vous aimer sans le titre d'époux?

ULZETTE.

On peut s'aimer ici sans aucun mariage,
Pourquoi n'aurions-nous pas aussi cet avantage ?

Le MOUPHTI.

Quand on veut, sans hymen, vivre avec un
amant,
Mahomet le permet, avec un Musulman.

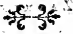
ULZETTE.

Que me proposez-vous ! moi, renoncer au
prince !
J'ai su perdre une ville, & même une province,

Je perdrois plus encor, je perdrois l'univers,
Les cieux, la terre, l'onde, & jusques aux enfers;
Mais l'amour de Zaskin! ah! cet amour si tendre,
Vaut mieux que tous les biens que l'on voudroit me rendre.
Sans ce prince charmant, j'aime mieux le néant:
Jugez si je pourrois choisir un Musulman.

Le MOUPHTI.

Frémissez, & tremblez d'attirer sur vos têtes
Du Dieu de Mahomet les affreuses tempêtes:
Par-tout errants, fuyants, tristes, infortunés,
Vous maudirez les jours que l'on vous a donnés;
Oui, vous serez punis, & toute la nature
Sur vous, sur vos enfants vengera cette injure;
Pour n'avoir pas voulu désunir vos deux cœurs,
Vous porterez par-tout l'image des malheurs.
(*Il sort*).



SCENE II.

ULZETTE.

Est-ce une illusion ? ai-je bien pu l'entendre?
Sur nos têtes quels maux sont prêts à se
répandre !
Lorsque nous nous croyions heureux, indé-
pendans,
Nous avions oublié ces cruels Musulmans.
Le prince en ces jardins devoit-il me con-
duire !
Je sens que je me meurs ! . . . Comment oser
lui dire . . .
(*Elle tombe assise*).

SCENE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN.

Ne craignez rien, princesse, & réjouissez-
vous ;
J'ai retrouvé le chien dormant auprès d'un
houx ;

Mais comme en l'éveillant quelquefois il veut mordre,
Pour vous le rapporter je n'attends que votre ordre.

ULZETTE.

Ah ! prince, éloignez-vous.

ZASKIN.

Pouvez-vous m'en vouloir
Si je reviens ſans lui ? vous allez le revoir.
(*Il veut s'en aller*).

ULZETTE.

Prince, arrêtez.

ZASKIN.

Comment ! quelle douleur amere !
Le chien eſt retrouvé ; qui donc vous déſeſpere ?
Parlez.

ULZETTE.

C'eſt le Mouphti.

ZASKIN.

Le Mouphti.

ULZETTE.

Dans l'inſtant.
Si vous m'aimez, dit-il, vous êtes mon amant.

Cette vive amitié, qui nous paroît si tendre,
Est un constant amour : il vient de me l'apprendre.

ZASKIN.

Il n'en est que plus doux !

ULZETTE.

Mais il est criminel.

ZASKIN.

Mon cœur trop pur, me dit qu'il ne peut être tel.

ULZETTE.

Il dit que Mahomet de notre amour s'offense.

ZASKIN.

Eh ! les Grecs doivent-ils redouter sa puissance ?
Il ne fut, ne sera jamais qu'un imposteur,
Qui, pour vaincre les Turcs, les soumit à l'erreur.
A ces peuples grossiers il a laissé les femmes,
Et leur ôte le vin pour amollir leurs ames ;
C'est tout ce qu'ont produit ses inutiles soins:
Ils sont mauvais guerriers, & n'en boivent pas moins.
Vous verrez que pour nous ils ne sont point à craindre.

ULZETTE.

Ah ! puissions-nous jamais n'avoir à nous en plaindre !

ZASKIN.

Et que pourrions-nous donc avoir à redouter ?

ULZETTE.

Ce qu'a dit le Mouphti.

ZASKIN.

Pouvez-vous l'écouter ?

ULZETTE.

Il dit que nous serons accablés de misere ;
Par-tout, sans cesse errants & proscrits sur la terre ;
Que Mahomet pourra rendre ingrats nos enfans,
Qu'ils ne nous connoîtront jamais pour leurs parens !

ZASKIN.

Quoi ! nos enfans ! ô ciel ! que ne peuvent-ils naître !
Qu'il seroit doux, pour moi, de redoubler mon être !

ULZETTE.

Le Mouphti ne veut pas, il dit qu'un Muſulman
Pourra ſeul déſormais devenir mon amant.

ZASKIN.

Que dites-vous, ô dieux! Ah! ſans doute le traître,
En vous voit une eſclave & veut s'en rendre maître.

ULZETTE.

Ah! Seigneur, je le crains!

ZASKIN.

Seroit-ce ſon projet?

ULZETTE.

Je n'oſe le penſer.

ZASKIN.

Ah! d'un pareil forfait,
S'il avoit le deſſein, je jure que l'infame...

ULZETTE.

Ah! s'il vous entendoit!...

ZASKIN.

Retirez-vous, Madame,
Et je vais lui parler.

ULZETTE.

Au moins avec douceur.

ZASKIN.

Je ſais me contenir, je retiens ma fureur.

Il ſort, & Ulzette entre dans la grotte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le MOUPHTI, ZASKIN, ULZETTE *dans la grotte.*

ZASKIN.

Le croiriez-vous, Mouphti, que fuyant de la Grece,
C'eſt pour vous qu'en ces lieux j'amene la princeſſe ?
Si vous l'imaginiez ! ſi vous vouliez l'avoir...
Ah ! votre mort, pour moi, deviendroit un devoir.

Le MOUPHTI.

Oſez-vous bien parler ſur ce ton au pontife ?

ZASKIN.

Je ne respecte rien, vil sujet du Calife
Que le vice domine & qui, pour réussir,
Veut effrayer un cœur, afin de l'attendrir.
C'est ainsi qu'abusant un sexe trop crédule,
Un imposteur adroit empêche qu'il recule.

Le MOUPHTI.

Mahomet, tu l'entends ! & ne le punit pas !
Quand tout devroit t'armer, quoi, tu retiens
ton bras !
De ces Grecs insolens commence le supplice;
Conduits par leur amour, que dans le pré-
cipice
Dont j'allois les tirer, tous deux soient en-
gloutis !

ZASKIN.

Je crois à son pouvoir ainsi qu'à ses houris.
Notre amour ne craint rien, n'allarme plus
Ulzette.

Le MOUPHTI.

Je ne souffrirai pas que, dans cette retraite;
Tu m'oses insulter, & je vais, au Sultan,
Déclarer tes forfaits, sans attendre un instant.

ZASKIN.

Je punirai les tiens, redoute ma colere.
(*Il tire son poignard*).

SCENE II.

Le GRAND - SEIGNEUR, ZASKIN, Le MOUPHTI, GARDES.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Quel eſt votre deſſein ! que prétendez-vous faire ?
Comment ? prince, chez moi, frapper dans mes jardins,
Un Mouphti ! Songez-vous ...

ZASKIN.

Ah ! Seigneur, de mes mains ;
Il ne périra pas ; non n'ayez nulle crainte.
Apprenez la douleur dont mon ame eſt atteinte.
Je croyois dans ces lieux, maltraité par le ſort,
Dans nos malheurs enfin trouver un heureux port ;
Et qu'ici retrouvant les douceurs de la Grece,
J'y pourrois vivre heureux ainſi que la princeſſe,
Qu'en des jardins Anglois regnoit la liberté,
Que j'y pourrois jouir de la félicité :

Mais le Mouphti jaloux de ce bonheur suprême,
Veut m'enlever, Seigneur, le seul objet que j'aime :
Il oppose les loix & la religion
Pour faire réussir sa dure passion.

Le Grand-Seigneur.

Aux loix de Mahomet, si vous pouvez vous rendre,
De moi, dans ce séjour, vous pouvez tout attendre.

Le Mouphti.

Sa Hautesse a raison, en suivant l'Alcoran,
On peut jouir ici du bonheur le plus grand.

Zaskin.

De cette lâcheté je ne suis pas capable,
Le Mouphti, l'Alcoran, j'enverrois tout au diable,
Plutôt que de penser à tenir mon bonheur
De ce forfait honteux. Convenez-en, Seigneur,
Vous me mépriseriez d'avoir cette foiblesse.

Le Grand-Seigneur.

Vous consentirez donc à perdre la princesse?

ZASKIN.

Pour ſe l'approprier, le Mouphti le voudroit,
C'eſt là tout ſon deſir ; mais avant, il faudroit
Que vous connuſſiez moins la noirceur de ſon ame,
Que vous approuvaſſiez ſa criminelle flamme.
Mais je ne le crois pas, un prince généreux
Ne permettra jamais qu'on attente à nos feux ;
Sur-tout quand il verra l'objet de ma tendreſſe.

SCENE III.

Le GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, Le MOUPHTI, GARDES.

ZASKIN, *allant chercher Ulzette.*

Pour parler à ſon cœur, venez, venez princeſſe,
D'un ſi juſte empereur embraſſez les genoux.

Zaskin mene Ulzette aux pieds du Grand-Seigneur.

Le GRAND-SEIGNEUR, *la relevant.*

Que faites-vous, Madame ! ô ciel ! y penſez-vous ?

ULZETTE.

Oui, Seigneur, vous voyez celle que l'on opprime,
A qui, de fon amour, le Mouphti fait un crime.

ZASKIN.

Ah! pourriez-vous, Seigneur, jamais nous défunir?

Le GRAND-SEIGNEUR, *au Mouphti*,

Je ne l'avois point vue, elle eft faite à ravir!

Le MOUPHTI.

Je vous ai dit tantôt, que de cet infidele
Il falloit la priver, qu'il n'eft pas fait pour elle.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Non; je ne vis jamais tant d'attraits réunis!
Et de tant de beautés mes yeux font éblouis!

ZASKIN.

Ah! vous ne voyez pas encore tous fes charmes,
Et l'éclat de fes yeux eft terni par fes larmes;
Mais raffurez fon cœur, vous verrez, à l'inftant,
Tout ce que la nature a fait de plus charmant!

ULZETTE.

Si vous nous féparez, oui, ma mort eft certaine;
Elle a feule le droit de brifer notre chaîne,

Sans elle nul mortel ne peut nous désunir,
Et je mourrai bientôt si Zaskin peut mourir.
Zaskin fait mon bonheur, & je lui dois ma
vie;
Je lui dois plus encor, de mes états ravie,
J'allois perdre l'honneur, il a su, par son bras,
M'enlevant aux tyrans, risquer tous ses états,
Qui bientôt envahis le laissant sans fortune,
Nous a réduits à vivre ici dans la commune.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Son sort est trop heureux; puisqu'ainsi vous
l'aimez!

ZASKIN.

Vous dites vrai, Seigneur, tous mes sens
sont charmés!
Un seul de ses regards me plonge dans
l'ivresse!
Chaque instant fait renaître, augmente ma
tendresse;
Non, je n'ai rien perdu, mon trône est dans
ses yeux,
Avec elle par-tout, je me crois dans les cieux.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Je le pense aisément; mais vous conviendrez,
prince,
Que pour tant de beautés, ce logement est
mince;
Si cette grotte obscure est faite pour l'amour,

D'Ulzette les attraits ſont faits pour le grand jour ;
Je veux la mieux loger ; qu'au ſérail on l'emmene.

ZASKIN.

Qu'au ſérail ! . . . La princeſſe ?

Le MOUPHTI.

Oui, ſa flamme trop vaine
M'avoit trop inſulté : vous faites bien, Seigneur.

ZASKIN.

Arrêtez.

ULZETTE.

Ah ! Zaskin ! . . .

ZASKIN.

C'eſt m'arracher le cœur !
Suſpendez votre arrêt.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Emmenez la princeſſe.

ULZETTE.

Le ſouffrez-vous, Zaskin ?

ZASKIN.

Comptez ſur ma tendreſſe.

Les gardes emmenent Ulzette.

SCENE

SCENE IV.

Le GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN, Le MOUPHTI.

ZASKIN.

Avec elle, Seigneur, daignez me renfermer.

Le MOUPHTI.

Seigneur, n'en faites rien.

Le GRAND-SEIGNEUR, *à Zaskin.*

Pourquoi vous allarmer?

Le MOUPHTI.

Ulzette fera mieux.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Elle n'eſt plus à plaindre.
(*Il ſort avec le Mouphti*).

ZASKIN.

Ah! puiſqu'il eſt ainſi, de moi l'on doit tout craindre.

Il prend ſon ſabre ſuſpendu à l'entrée de la grotte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le GRAND-SEIGNEUR, Le MOUPHTI.

Le MOUPHTI.

Vous avez fait, Seigneur, ſans l'avis du Divan,
Ce qu'on doit eſpérer d'un empereur ſi grand.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Vous louez cet arrêt, parce qu'il eſt le vôtre,
Vous vous tairiez peut-être en le ſachant d'un autre.

Le MOUPHTI.

Un prince vertueux rend ſages ſes ſujets,
Et pour le bien commun ils ont tous des projets;
Heureux s'il ſont ſuivis! Alors, met-on en doute
Que le vice, par lui, ne ſoit mis en déroute.
Un prince s'aggrandit, aſſurant le bonheur,
Son trône s'affermit plus qu'en étant vainqueur.

L'exemple de Zaskin, privé de sa princesse ;
Vous fera redouter des princes de la Grece.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Il seroit bien plus doux de m'en savoir aimé !
Ne pourra-t-on penser que, d'Ulzette charmé,
Je l'enleve à Zaskin, pour chasser de son ame,
L'amour qui les unit, cet amour qu'il réclame,
Et qu'enfin écoutant mes trop coupables feux,
Je n'ose devenir injuste que pour eux.

Le MOUPHTI.

Il est vrai qu'on pourroit facilement le croire ;
Mais il est un moyen de sauver votre gloire,
Ou d'empêcher qu'on puisse au moins la soupçonner.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Comment ! expliquez-vous ?

Le MOUPHTI.

Daignez me pardonner.
Mais, Seigneur, le moyen est sûr & très-facile.
Ulzette, dans ces lieux, vient chercher un asyle,
Il en est un pour elle, assurez son bonheur.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Mais sans Zaskin, qu'elle aime, en est-il pour
son cœur ?

Le MOUPHTI.

Elle peut l'oublier.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Si je pouvois le croire ! . .
De quel œil verroit-on ce trait dans mon
histoire ? . . .

Le MOUPHTI.

Il ne sauroit avoir rien de fâcheux pour vous.
On pourroit . . .

Le GRAND-SEIGNEUR.

Achevez ?

Le MOUPHTI.

Lui trouver un époux.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Un, époux ?

Le MOUPHTI.

Oui, Seigneur, avec reconnoissance,
On doit la recevoir ; que votre main dispense
Un don si précieux . . .

Le GRAND-SEIGNEUR.

Et qui l'accepteroit ?

Le MOUPHTI.

Je n'oserois nommer...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Pourtant il le faudroit.

Le MOUPHTI.

Songez que ce n'est pas l'intérêt qui me presse :
Pour vous sauver l'honneur, pour sauver la princesse...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien ?

Le MOUPHTI.

Si vous vouliez ...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Allons, expliquez-vous.

Le MOUPHTI.

Je me proposerois pour être son époux.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Ce trait me surprend fort !

Le MOUPHTI.

Ah ! fongez prince augufte...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Que pour votre plaifir, vous me rendiez injufte.
Les maux qu'à ces amans, j'ai pu faire en ce jour,
Vous me les confeilliez pour fervir votre amour.
Vous citiez l'Alcoran & le divin prophete ;
De la religion, vous faifant l'interprête,
Vous la faifiez fervir felon votre intérêt...
Mais j'entends quelque bruit, apprenons ce que c'eft.

SCENE II.

Le GRAND-SEIGNEUR, Le MOUPHTI, Le CHEF DES EUNUQUES.

Le CHEF DES EUNUQUS.

Seigneur, dans le férail... avec un cimeterre...
Je tremble du récit qu'il faut ici vous faire.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Ne tremblez-point, parlez ?

Le CHEF DES EUNUQUES.

Tout étoit dans la paix,
Ce qu'on ne verra plus, ce qu'on ne vit jamais.
Vos femmes se voyoient, se parloient sans envie,
Et sembloient de leurs cœurs bannir la jalousie ;
Elles chantoient, dansoient, & toutes à ravir ;
Rien ne vous auroit fait un aussi grand plaisir.
Oui, je m'applaudissois ...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Eh ! parle donc plus vite.

Le CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, vous frémirez en entendant la suite :
Une Grecque paroît ; l'aspect de sa beauté
Fait renaître l'envie & la calamité :
Un murmure confus est le signal du crime ;
Dans chaque tête on voit se creuser un abîme ;
La crainte de vous perdre, en s'emparant des cœurs,
Ne voit dans tant d'attraits que des attraits vainqueurs.
Pour nos fieres beautés ce sont autant d'outrages ;

Un affreux désespoir se peint sur leurs visages ;
On s'agite, on projette, on lui trouve des torts ;
La haine, en triomphant, éloigne les remords.

Le Grand-Seigneur.

Je ne vois en cela que des caquets de femmes ;
Je remettrai bientôt le calme dans leurs ames.

Le Chef des Eunuques.

Ah ! Seigneur, arrêtez, vous n'êtes pas au bout,
Je ne vous ai rien dit, ce n'est pas encor tout.

Le Grand-Seigneur.

Par un récit trop long encor si tu m'arrêtes,
Mes gardes à l'instant vont te couper la tête.

Le Chef des Eunuques.

J'adore vos décrets ; mais vos gardes, Seigneur...

Le Grand-Seigneur.

Eh bien !

Le Chef des Eunuques.

Sont dissipés par l'affreuse terreur.

Le Grand-Seigneur.

Je ne te comprends pas.

Le Chef des Eunuques.

Laissez-moi donc poursuivre.
Un prince audacieux, qui sembloit las de vivre,
Et dont nous ignorions quel étoit le dessein,
Paroît dans le sérail, le cimeterre en main;
Et saisissant la Grecque, il tombe sur les nuques
Des Muets, des Spahis, ainsi que des Eunuques.
Le Janissaire avance, éprouve un même sort,
Et Zaskin fait voler l'épouvante & la mort.
C'est ce que promptement j'ai voulu vous apprendre.

Le Grand-Seigneur.

Zaskin emmene Ulzette.

Le Mouphti (*à part*).

Ai-je bien pu l'entendre!

Le Chef des Eunuques.

Seigneur, je vous l'ai dit.

Le Mouphti.

Quel affreux attentat!

Entrer dans le sérail ! c'est un crime d'état.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Allons, Mouphti, venez. *(Il sort).*

SCENE III.

Le MOUPHTI.

Ce n'est pas mes affaires ;
Et Zaskin me tueroit comme les Janissaires.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN, *le cimeterre en main, tenant Ulzette.*

Viens, viens, ma chere Ulzette, & ne crains rien pour moi ;
Je suis invulnérable en combattant pour toi.

Défendre la vertu, c'eſt voler à la gloire ;
Et le ciel me promet une sûre victoire.
Tu verras ſous mes coups tomber tout en ce jour,
Et je ne recevrai de loix que de l'amour.
Entre dans cette grotte ; & ſi quelqu'un avance,
Tu vas voir ce que peut l'amour & la vengeance.

Ulzette entre dans la grotte.

SCENE II.

ZASKIN, JANISSAIRES, SPAHIS.

ZASKIN, *le cimeterre haut.*

Je vous attends, venez, ſous l'effort de mon bras
Vous allez recevoir un trop juſte trépas.

Le combat s'engage, & Zaskin frappe, fait voler des têtes, étend par terre, & met en fuite ſes ennemis.



SCENE IV.

Le GRAND - SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, Le MOUPHTI, EUNUQUES, MUETS.

ULZETTE.

Ah ! vous voyez, Seigneur, qu'un mot de votre bouche
A calmé ſes fureurs : que ſa douceur vous touche.
Ignorés, nous étions heureux de notre amour ;
Eſt-ce donc un malheur d'habiter votre cour ?

ZASKIN.

C'eſt le Mouphti, Seigneur, qui m'a rendu coupable ;
Voyez comme il jouit du malheur qui m'accable.
Des biens que nous goûtions il étoit en courroux ;
De quoi s'aviſe-t-il de devenir jaloux ?
Il épouvante Ulzette, & ſa bouche profane
Dit que Mahomet veut qu'elle ſoit Muſulmane,
Ou bien que nos enfans, qui ſeront des bâtards,

Seront tous des coquins, des méchants, des pendarts.

ULZETTE.

Hélas! que feront-ils? & que pourrai-je en craindre,
Puisqu'à mourir bientôt il faudra me restreindre.
On espere sans doute, en m'ôtant à Zaskin,
Détruire mon amour; mais on l'espere en vain:
Je ne suis point, Seigneur, une femme volage;
Mes maux accumulés accroîtront mon courage.
Je saurai m'affranchir du plus malheureux sort;
On ne redoute rien, disposant de la mort.

LE MOUPHTI.

Quoi! Seigneur, vous souffrez une telle licence!

LE GRAND-SEIGNEUR.

J'admire de son cœur la superbe constance.

ZASKIN.

Eh! m'approuveriez-vous, si je l'abandonnois?
Si j'en étois capable, ah! je m'abhorerois.
Je causerois la mort de la plus tendre amante!
Cette pensée affreuse est trop désespérante!
Ah! conservez des jours si purs, si précieux!

Un prince bienfaiſant devient ſemblable aux
Dieux.
Je vous ai ſecouru dans la derniere guerre ;
Ce que j'ai fait alors, je puis encor le faire,
Non pas par mes ſujets, n'ayant plus mes
états ;
Mais en menant pour vous les vôtres aux
combats :
Un cœur reconnoiſſant eſt ſenſible à la gloire,
Et je m'acquitterai par plus d'une victoire :
Chaſſant loin de ces lieux d'injuſtes ennemis,
Et ma princeſſe & moi les peupleront d'amis;
Mais non de ces amis envieux, lâches,
traîtres,
Que leurs intérêts ſeuls attachent à leurs
maîtres,
Qui, pour favoriſer leurs baſſes paſſions,
Les rempliſſent d'erreurs & de préventions.
Vous êtes vertueux, vous avez l'ame tendre :
Ah ! de votre grand cœur nous devons tout
attendre.

Le MOUPHTI.

Quiconque oſe au ſérail entrer avec effort,
Ne doit rien eſpérer, & mérite la mort.

ULZETTE.

Si Zaskin meurt, eh bien ! prenez auſſi ma vie;
Par vous elle va m'être ici deux fois ravie.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Levez-vous, mes amis.

Le MOUPHTI.

Comment! Zaskin vivra?

Le GRAND-SEIGNEUR.

Si quelqu'un meurt ici, c'est toi seul qui mourra.
Muets, obéissez, allons, qu'on m'en délivre.

(*Les Muets emmenent le Mouphti*).

SCENE V.

Le GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, Les EUNUQUES.

ULZETTE.

Je ne crains plus, Seigneur, qu'il ose nous poursuivre;
Daignez lui pardonner: en proie à ses remords,
Il sera trop puni de connoître ses torts.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Votre pitié pour lui seroit trop dangereuse;
Il n'imiteroit pas votre ame généreuse;
Non, Madame, croyez....

SCENE VI, & derniere.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, EUNUQUES, MUETS.

Un MUET *s'avance, & s'incline.*

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je vous entends.

ULZETTE.

Ah ! Seigneur, ordonnez...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Madame, il n'est plus tems,
Le monstre est étranglé. Ce n'est point par caprice
Que j'ai dans un moment ordonné son supplice.
Il n'accusoit Zaskin de criminels forfaits
Que parce qu'il vouloit jouir de vos attraits.
Mais c'est trop s'occuper du sort de cet infâme ;
Je voudrois rétablir le calme dans votre ame,

Vous prouver que pour vous si je forme des vœux,
Ils n'auront d'autre but que de vous rendre heureux.
Voyez où vous voulez vivre avec la princesse,
Je vous donne le choix, & dans toute la Grece.

ZASKIN.

Seigneur !...

Le GRAND-SEIGNEUR.

Si vous voulez reprendre vos états,
Vous aurez des vaisseaux, des armes, des soldats.

ULZETTE.

O ciel! que de bontés! comment les reconnoître?

ZASKIN.

En vivant, en mourant, pour servir un tel maître.

Le GRAND-SEIGNEUR.

Vous ne me devez rien; si je suis généreux,
L'amour que j'eus pour vous m'a rendu vertueux;

C'eſt ainſi que vos yeux, par leurs céleſtes
flammes,
Agrandiront les cœurs, éléveront les ames,
Et ne feront former pour vous d'autres deſirs
Que ceux de partager & faire vos plaiſirs.

Qui mal veut, mal lui tourne.

FIN.

DAME JEANNE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

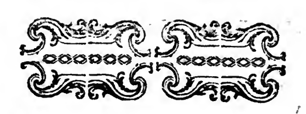
ACTEURS.

M. DE LA RIVIERE, *Principal.*
M. D'AVARIN, *Économe.*

M. BOIVIN, M. RAISIN, M. DE LA VIGNE,	*grands Ecoliers.*

Les Acteurs peuvent tous s'habiller en Abbés, si cela leur est commode.

La Scene est dans le Jardin d'un College en Bourgogne.



DAME JEANNE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. RAISIN.

Eh bien, Boivin, comment as-tu trouvé le vin du réfectoire aujourd'hui ?

M. BOIVIN.

Affreux ! mais ce n'est pas du vin que cela, & puis il a un goût de moisi détestable.

M. RAISIN.

Je te dis on n'en peut pas boire;

M. BOIVIN.

Sur-tout après celui que nous buvons dans ma chambre.

M. RAISIN.

Je le crois bien, j'ai de la peine à en avoir : on m'en a pourtant promis une bouteille aujourd'hui.

M. BOIVIN.

Une bouteille ?

M. RAISIN.

C'est-à-dire, plein notre grande Dame Jeanne.

M. BOIVIN.

Et combien contient-elle ?

M. RAISIN.

Environ dix pintes.

M. BOIVIN.

Et pour un écu, cela fait chacun cinq sols.

M. RAISIN.

Cela n'eſt pas cher.

M. BOIVIN.

Si ce vilain M. d'Avarin, qui nous en donne de ſi mauvais, vouloit en fournir d'auſſi bon; quand il n'en donneroit que la moitié, nous nous en contenterions.

M. RAISIN.

Ah! pour cela oui; mais il eſt affreux, en Bourgogne encore, de nous abreuver de pareil poiſon.

M. BOIVIN.

On m'a dit qu'il n'achetoit que le vin deſtiné à faire du vinaigre.

M. RAISIN.

Il faudroit être sûr de cela, parce que nous le dirions à M. le Principal.

M. BOIVIN.

M. de la Riviere?

M. RAISIN.

Oui.

M. BOIVIN.

Bon ! il n'aime pas le vin.

M. RAISIN.

Cela ne fait rien ; c'eſt un honnête homme.

M. BOIVIN.

Un bon homme même, voilà pourquoi ce vilain d'Avarin lui fait croire tout ce qu'il veut.

M. RAISIN.

Mais par où ferons-nous entrer la Dame Jeanne à préſent ?

M. BOIVIN.

La Vigne s'en eſt chargé.

M. RAISIN.

Nous avions un bon trou dans le mur.

M. BOIVIN.

Oui; mais cette bête de jardinier a arraché des orties qu'il y avoit devant, & il a enfoncé, à force, une pierre dans ce trou.

M. RAISIN.

Mais derriere les gros ifs?

M. BOIVIN.

Nous avons de nos camarades qui travaillent à en aggrandir un, & nous mettrons quelque chose devant du côté de la campagne.

M. RAISIN.

Pour notre argent au moins nous boirons de bon vin.

M. BOIVIN.

La Vigne a fait avertir le cabaretier pour qu'il reconnoisse le nouveau trou. Le voici, il va nous dire sûrement si la Dame Jeanne pourra entrer.

SCENE II.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. DE LA VIGNE.

Messieurs, tout va bien.

M. BOIVIN.

Le trou avance-t-il ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, d'Avalon a passé sur le mur pour mettre de l'autre côté quelque chose, il s'y est trouvé un buisson; ils attendent à présent le cabaretier, pour lui rendre la Dame Jeanne vuide.

M. RAISIN.

Allons, nous aurons le plaisir de boire à notre aise.

M. de la Vigne.

A propos, d'où vient ce nouvel ordre ?

M. Boivin.

Quel ordre donc ?

M. de la Vigne.

On a défendu à aucune femme de venir nous parler, à la porte seulement.

M. Raisin.

Bon ! cela n'eſt pas poſſible !

M. de la Vigne.

La blanchiſſeuſe de rabats a envoyé ſon petit garçon, & l'on a porté les rabats chez M. le Principal, parce qu'ils étoient enveloppés dans un papier écrit.

M. Boivin.

Ah ! ah ! celui-là eſt plaiſant !

M. Raisin.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. DE LA VIGNE.

On décachetera peut-être nos lettres.

M. RAISIN.

Cela feroit un peu fort.

M. BOIVIN.

M. de La Riviere n'y confentira jamais.

M. DE LA VIGNE.

Moi, je le voudrois, parce qu'il y verroit combien nos parens nous plaignent de boire de fi mauvais vin.

M. RAISIN.

Sans doute.

M. DE LA VIGNE.

Et pour lors nous parlerions.

M. RAISIN.

Je te réponds que les lettres pafferont.

SCENE III.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN, M. D'AVARIN, *écoutant ſans avancer.*

M. BOIVIN.

Je le crois auſſi.

M. DE LA VIGNE.

Ce ſeroit une tyrannie.

M. RAISIN.

Et nous en éprouvons aſſez.

M. BOIVIN.

Bon, bon, avec Dame Jeanne nous nous en conſolons.

M. D'AVARIN (*à part*).

Avec Dame Jeanne !

M. RAISIN.

C'eſt une bonne idée qu'il a eu là, La Vigne.

M. BOIVIN.

Il eſt vrai que c'eſt à lui que nous en avons l'obligation.

M. DE LA VIGNE.

J'y avois mon intérêt comme vous.

M. RAISIN.

Nous ſommes sûrs du moins de nous divertir.

M. DE LA VIGNE.

Pour moi, quand elle eſt ici, je ne penſe plus à autre choſe.

M. BOIVIN.

Quand on fait ſi mauvaiſe chere, il faut bien s'en récompenſer d'un autre côté.

M. D'AVARIN (*à part*).

Les libertins!

M. de la Vigne.

Moi, je l'attends avec impatience.

M. Raisin.

Il eſt vrai que cette Dame Jeanne nous met tous de bonne humeur.

M. de la Vigne.

Il faut voir comme Boivin l'embraſſe avec plaiſir ! Ah ! mon Dieu, qu'il m'a fait rire hier !

M. Raisin.

A propos de quoi donc ?

M. de la Vigne.

Quand nous avons entendu du bruit, tu n'y étois pas, je crois ?

M. Raisin.

Non, eh bien ?

M. de la Vigne.

Il l'a cachée dans ſon lit.

M. RAISIN.

Mais n'étoit-elle pas trop grosse?

M. DE LA VIGNE.

Non, cela ne paroissoit pas trop.

M. D'AVARIN (*à part*).

Elle est grosse! ô ciel!

M. BOIVIN.

Messieurs, vous ne vous observez pas assez; on découvrira cela.

M. RAISIN.

Oui, la gaieté avec laquelle nous en parlons.... Et tenez! tenez! voici M. d'Avarin.

M. DE LA VIGNE.

Faisons semblant de rien.

M. BOIVIN.

Oui, parlons du dîner.

M. RAISIN.

Sais-tu bien que la soupe me faisoit grand mal au cœur, avoir seulement, aujourd'hui.

M. DE LA VIGNE.

Et le bœuf donc?

M. BOIVIN.

Le bœuf étoit de la vache.

M. RAISIN.

Il s'en va.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien! allons-nous-en aussi, nous verrons comment va le trou.

M. BOIVIN.

Allons. (*Ils s'en vont*).

SCENE IV.

M. DE LA RIVIERE, M. D'AVARIN.

M. DE LA RIVIERE.

En vérité, Monfieur, je me reproche tout ce que vous me faites faire; c'eft une efpece d'inquifition, & vous allez faire décrier ce college-ci, avec toutes les entraves que vous voulez que j'y mette.

M. D'AVARIN.

Ah! Monfieur, vous ne me blâmerez plus, quand vous ferez inftruit de tout ce que je viens d'apprendre.

M. DE LA RIVIERE.

Tenez, vous & moi nous ne fommes plus jeunes: pourquoi voulez-vous empêcher la jeuneffe de rire? Souve-

nez-vous quand vous étiez au college & moi auſſi, de toutes les plaiſanteries que nous faiſions, pour paſſer un temps que nous trouvions fort dur alors.

M. d'Avarin.

Il eſt vrai ; mais ni vous ni moi n'avons jamais fait de pareilles infamies pour nous amuſer.

M. de la Riviere.

Mais où eſt donc votre charité, d'accuſer ainſi des gens qui n'ont que de la gaieté ?

M. d'Avarin.

Si j'accuſois à tort....

M. de la Riviere.

On croit ſouvent entendre des choſes qui ont un tout autre ſens quand on eſt au fait.

M. d'Avarin.

Eh bien, Monſieur, c'eſt que j'y

ſuis au fait, voilà pourquoi je vous parle ſi hardiment; & quand vous craignez que cette maiſon ci ne perde ſa bonne réputation, moi je crains qu'il ne ſoit déjà trop tard pour la rétablir.

M. DE LA RIVIERE.

Vous m'effrayez !

M. D'AVARIN.

Vous n'êtes pas au bout.

M. DE LA RIVIERE.

Parlez donc.

M. D'AVARIN.

Eh bien ! M. le Principal, cette Dame Jeanne dont ils parlent tous les jours...

M. DE LA RIVIERE.

Achevez.

M. D'AVARIN.

Je ne ſais comment vous dire cela... Rien n'eſt plus affreux, & la pudeur...

M. DE LA RIVIERE.

Mais entre nous autres tout se peut dire.

M. D'AVARIN.

Je le sais bien. Cette Dame Jeanne fait tout leur bonheur.

M. DE LA RIVIERE.

Parce qu'ils rient en en parlant ; vous verrez que c'est quelque enfance.

M. D'AVARIN.

Enfance tant qu'il vous plaira ; mais elle est grosse.

M. DE LA RIVIERE.

Que dites-vous-là !

M. D'AVARIN.

Elle est dans la maison, je viens de le leur entendre dire.

*

M. DE LA RIVIERE.

Cela feroit affreux ! & je ne puis le croire.

M. D'AVARIN.

Vous le croirez peut-être, quand elle y fera accouchée.

M. DE LA RIVIERE.

Accouchée ?

M. D'AVARIN.

Oui, Monfieur.

M. DE LA RIVIERE.

Ici ?

M. D'AVARIN.

Oui, ici.

M. DE LA RIVIERE.

Quel cruel égarement ! ô mon Dieu ! comment permettez-vous que des enfans élevés dans votre fein, tombent dans les embûches de l'efprit malin.

M. d'Avarin.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. de la Riviere.

Inſpirez - moi les moyens, ô mon Dieu ! de ramener vos brebis égarées par la faute de votre paſteur trop indigne.

M. d'Avarin.

Si vous le permettez, je vais faire des perquiſitions, qui nous mettront à portée de prendre des meſures, qui détruiront les ſuites d'un pareil commerce, & le ſcandale qui pourroit tomber ſur cette maiſon.

M. de la Riviere.

Faites ce que vous croirez convenable, mais avec prudence ; il ſeroit affreux d'humilier ſes freres injuſtement. Soyez bien sûr avant que d'agir.

M. d'Avarin.

Eh bien, interrogez-les, pendant que je vais chercher par-tout.

M. de la Riviere.

C'eſt à quoi je penſois.

M. d'Avarin.

Vous devez vous attendre qu'ils nieront tout, ainſi dites que vous êtes certain de ce que vous avancerez.

M. de la Riviere.

Mais le ſuis-je, & dois-je mentir ?

M. d'Avarin.

Mentirez-vous en leur diſant ce que je viens de vous apprendre, ne l'avez-vous pas entendu ?

M. de la Riviere.

Il eſt vrai ; mais les hommes ſont ſujets à l'erreur : *Omnis homo mendax*, & lorſqu'il eſt queſtion d'accuſer ſon prochain . . .

M. d'Avarin.

Son prochain ? ils ſont confiés à vos

ſoins, & vous répondrez à Dieu de leur égarement.

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, je vais l'implorer pour ſavoir....

M. D'AVARIN.

Les voici qui viennent de ce côté-là, écoutez-les; cela pourra peut-être vous déterminer.

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt une trahiſon indigne de ſurprendre un ſecret; je leur parlerai amicalement, avec douceur.

M. D'AVARIN.

Et ils ſe moqueront de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je ne ſaurois le croire.

M. D'AVARIN.

Quand on eſt criminel, on fait peu

de cas des hommes vertueux ; mais vous êtes le maître, & vous ferez ce qu'il vous plaira. Pour moi, je regrette le temps que j'ai perdu ici à vous parler, ſans pouvoir vous convaincre. Je vais chercher les moyens de vous prouver que je ne vous en ai pas impoſé.

SCENE V.

M. DE LA RIVIERE, *ſon bonnet à la main, les yeux au ciel.*

O mon Dieu! toi qui pardonnes au pécheur le plus endurci, daigne m'inſpirer la conduite que je dois tenir ; fais que je ne précipite pas mes jugemens, pour être jugé par toi comme j'aurai jugé les autres.

SCENE VI.

M. DE LA RIVIERE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. Boivin.

Quand je t'ai dit qu'elle étoit bien plus grosse, La Vigne avoit bien raison.

M. Raisin.

Pourvu qu'il arrive à bon port, & qu'il ne rencontre pas M. d'Avarin.

M. de la Riviere.

Que disent-ils là ?

M. Raisin.

J'ai bien ri toujours, quand j'ai vu La Vigne qui s'étoit fourré dans le trou du mur, & qui ne pouvoit pas s'en retirer. Ah ! ah ! ah !

M. BOIVIN.

Sans d'Avalon, qui nous a aidé à lui tirer les pieds, il y feroit encore. Ah ! ah ! ah !

M. DE LA RIVIERE (*à part*).

Le trouble qui fuit le crime dans les cœurs qui n'en ont pas l'habitude, ne les laiffe pas jouir d'une pareille gaieté.

M. BOIVIN.

Son bonnet quarré n'a-t-il pas roulé un peu loin de l'autre côté du mur?

M. RAISIN.

Ma foi, je crois que oui; mais il eft allé chercher une perche, où il mettra un clou pour le ravoir, à ce qu'il m'a dit.

M. BOIVIN.

Je ris encore, quand je penfe à la crainte de La Vigne, de refter dans le trou. *Ils rient tous les deux.*

M. DE LA RIVIERE, *s'approchant.*

Eh bien, dites-moi donc, mes amis, mes enfans, qui peut causer votre joie, exciter vos ris ? La vraie gaieté ne peut venir que de la paix intérieure de l'ame ; quoique je ne sois pas plus jeune, croyez-vous que je ne doive pas la partager ?

M. RAISIN.

M. le Principal, nous ne vous savions pas si près de nous.

M. DE LA RIVIERE

Allons, couvrez-vous, point de cérémonies ; songez que ne je suis ici que *primus inter pares.*

M. BOIVIN.

Nous ne nous éloignerons jamais du respect que nous vous devons & que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, Monsieur.

M. DE LA RIVIERE.

Tout cela n'eſt que compliment ; parlez-moi vrai. Depuis quelque tems je vous trouve tous fort gais, & cependant je n'ai rien fait qui doive vous donner beaucoup de ſatisfaction.

M. RAISIN.

Monſieur, nous n'avons jamais penſé à nous plaindre de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je le deſire ; mais il eſt queſtion d'un mot qui eſt sûrement un objet de plaiſanterie, je le parierois, & qui vous fait rire très-ſouvent.

M. BOIVIN.

Nous ignorons ce que M. le Principal veut dire.

M. DE LA RIVIERE.

Il eſt queſtion d'une certaine Dame Jeanne...

M.

M. RAISIN (*à part*).

Ah ! qui nous a découvert ?

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien ! vous n'en riez pas avec moi ?

M. BOIVIN.

Monſieur...

M. DE LA RIVIERE.

Mes enfans, manquez-vous de confiance ?

SCENE VII.

M. DE LA RIVIERE, M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. DE LA VIGNE, *à M. Raiſin.*

Dame Jeanne eſt tombée dans l'eſcalier, tout eſt perdu.

M. RAISIN (*bas*).

Voilà M. le Principal.

M. DE LA VIGNE.

O ciel ! qu'ai-je dit !

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien ! Messieurs, suis-je en droit, après ce que je viens d'entendre, de vous demander ce que c'est que cette Dame Jeanne ?

M. RAISIN.

Monsieur...

M. DE LA VIGNE, *bas à M. Raisin.*

Laissez-moi répondre.

M. DE LA RIVIERE.

Vous ne parlez pas ?

M. DE LA VIGNE.

Monsieur le Principal, cette Dame Jeanne ne doit pas vous inquiéter.

M. DE LA RIVIERE.

Pourquoi cela ?

M. DE LA VIGNE.

Hélas ! la pauvre malheureuſe ne pouvoit pas marcher ; on la portoit, on l'a laiſſé tomber dans un eſcalier, & elle eſt morte.

M. DE LA RIVIERE.

Elle eſt morte ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, Monſieur.

M. DE LA RIVIERE.

Elle étoit donc bien groſſe ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, Monſieur ; parce qu'elle étoit hydropique.

M. DE LA RIVIERE.

Et quelle âge avoit-elle ?

M. DE LA VIGNE.

Nous l'ignorions ; mais on nous avoit proposé de nous cottiser pour lui faire la portion, & nous étions dix qui nous faisions un plaisir de contribuer à cette opération pour la soulager.

M. DE LA RIVIERE.

Mes amis, mes enfans, que vous me rendez satisfait en m'apprenant que vous étiez capables d'une si bonne action !

M. RAISIN.

Fort bien, La Vigne !

M. DE LA RIVIERE.

Mais j'ai à me plaindre de vous, réellement.

M. BOIVIN.

De nous ?

M. DE LA VIGNE.

Comment ?

M. Raisin.

Pourquoi ?

M. de la Riviere.

C'eſt de ne m'avoir pas aſſocié à une ſi bonne œuvre.

M. Boivin.

Ah ! Monſieur ! . . .

M. Raisin.

Nous n'aurions jamais oſé vous le propoſer.

M. de la Riviere.

Quelle opinion avez vous donc de moi, mes amis ? Si je dois donner l'exemple de faire du bien, dois-je trouver mauvais que vous en faſſiez ?

M. de la Vigne.

Eh bien ! M. le Principal, nous convenons de nos torts; mais je crois facile de les réparer. Je ſais que cette Dame Jeanne a pluſieurs ſœurs, & il

y en a une qui n'a rien du tout ; si ces Messieurs veulent continuer, nous ferons ce que nous faisions pour la défunte.

M. DE LA RIVIERE.

Et vous m'associerez cette fois-ci à cette bonne œuvre ?

M. DE LA VIGNE.

Puisque vous le voulez bien . . .

M. DE LA RIVIERE.

Ecoutez-moi, combien donniez-vous à vous dix ?

M. DE LA VIGNE.

Nous donnions un écu, & cela duroit tant que cela pouvoit.

M. DE LA RIVIERE.

Pour commencer, je vais donner un louis.

M. BOIVIN.

Oh ! c'est trop !

M. de la Riviere.

Non, non, quand il en faudra encore je vous en donnerai, vous n'aurez qu'à parler.

M. Raisin.

Monsieur le Principal est trop bon.

M. de la Riviere.

Vous ferez comme vous avez fait jusqu'à présent.

M. de la Vigne.

Monsieur le Principal nous le permet ?

M. de la Riviere.

Je fais plus, je vous l'ordonne : arrangez cela pour le mieux, je n'en veux pas savoir davantage.

M. Boivin.

C'est assurément une grande marque de confiance de la part de Monsieur le Principal.

M. DE LA RIVIERE.

Ah, ça, mes amis, qu'eſt-ce qui étoit chargé de Dame Jeanne pour ſa ſubſiſtance ?

M. RAISIN.

C'étoit La Vigne.

M. DE LA RIVIERE.

Fort bien ! c'eſt un honnête garçon.

M. DE LA VIGNE.

Monſieur...

M. DE LA RIVIERE.

Tenez, mon enfant, voilà mon louis.

M. DE LA VIGNE.

En vous remerciant, Monſieur.

M. BOIVIN, *bas aux autres.*

En vérité, il eſt trop bon !

M. Raisin.

C'eſt conſcience de le tromper.

M. de la Vigne.

Ma foi, avouons-lui tout.

M. de la Riviere.

Eh bien! qu'eſt-ce que vous dites donc là tous les trois?

M. Boivin.

Nous diſons que nous devons vous rendre votre argent.

M. de la Riviere.

Je ne le reprendrai pas.

M. de la Vigne.

Mais, Monſieur le Principal..:

M. de la Riviere.

Je ne veux rien ſavoir de plus, & je m'en vais.

M. BOIVIN.

Mais Monsieur...

M. DE LA RIVIERE.

Venez seulement dans une heure me trouver, & nous irons chanter un *De profundis* pour cette pauvre Dame Jeanne. Adieu, mes enfans, adieu.

SCENE VIII.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. RAISIN.

Puisqu'il ne veut pas nous entendre, nous n'avons rien à nous reprocher.

M. BOIVIN.

Pardi! La Vigne a eu là une bien bonne idée!

M. DE LA VIGNE.

Oui ; mais nous irons chanter un *De profundis* pour Dame Jeanne.

M. RAISIN.

A propos, j'ai pensé éclater de rire.

M. BOIVIN.

Et moi donc.

M. DE LA VIGNE.

Ah ! celui-là est excellent ! *Ils rient tous les trois.*

M. RAISIN.

Paix donc, le voici qui revient avec d'Avarin.

M. BOIVIN.

Pourquoi viennent-ils ?

M. DE LA VIGNE.

Nous allons le savoir.

SCENE IX, *& derniere.*

M. DE LA RIVIERE, M. D'AVARIN, M. BOIVIN, M. DE LA VIGNE, M. RAISIN.

M. DE LA RIVIERE.

Mais pourquoi me ramenez-vous ici ?

M. D'AVARIN.

C'est devant eux que je veux vous parler.

M. DE LA RIVIERE.

Mais, mon cher d'Avarin, je sais tout; ils viennent de m'instruire.

M. D'AVARIN.

Eh bien ! Monsieur, vous les approuvez ?

M. DE LA RIVIERE.

Très-fort. Je ſuis ſeulement fâché du malheur qui eſt arrivé à cette pauvre Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Vous en êtes fâché, Monſieur!

M. DE LA RIVIERE.

Mais comme il n'y a pas de remede; voyant combien je les approuvois d'une action ſi louable...

M. D'AVARIN.

Si louable!

M. DE LA RIVIERE.

Ils continueront, avec une ſœur de Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Ils continueront!

M. DE LA RIVIERE.

Sans doute.

M. D'AVARIN.

Je vous avoue que je suis confondu de tout ce que vous me dites là !

M. DE LA RIVIERE.

C'est pourtant la vérité.

M. D'AVARIN.

Non, je ne le comprendrai jamais.

M. DE LA RIVIERE.

Ils ont bien voulu m'associer à cette bonne œuvre, & je leur ai donné un louis pour cela.

M. D'AVARIN.

Quoi, Monsieur, vous êtes associé avec ces Messieurs pour une pareille chose ?

M. DE LA RIVIERE.

Oui, mon ami ; & j'ai été si enchanté de voir combien mes soins avoient fructifié dans leur ame, que

j'allois vous chercher pour me féliciter avec vous, de l'esprit de charité qui regne dans cette maison ; c'est la récompense la plus douce & la plus flatteuse que nous puissions recueillir de nos principes & de nos soins.

M. D'AVARIN.

Je vois, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

M. DE LA RIVIERE.

C'est vous qui vous trompez encore.

M. D'AVARIN.

Non sûrement, & j'ai des preuves ici de ce que j'ai découvert.

M. DE LA RIVIERE.

Songez, mon cher ami, que les jugemens téméraires sont affreux, & que cette Dame Jeanne n'étoit pas ce que vous croyez.

M. D'AVARIN.

J'en conviens.

M. DE LA RIVIERE.

Que c'étoit une pauvre femme malade d'une hydropisie, ce qui obligeoit de lui faire souvent la ponction.

M. D'AVARIN.

Quelle histoire !

M. DE LA RIVIERE.

Et que ces généreux jeunes gens se cottisoient pour cette opération.

M. D'AVARIN.

Je le crois bien, ils alloient plus loin, ils la faisoient eux-mêmes.

M. DE LA RIVIERE.

Comment ! eux-mêmes ?

M. D'AVARIN.

Oui, Monsieur. Apprenez que cette prétendue Dame Jeanne n'étoit autre chose qu'une grande bouteille qui a ce nom-là, qu'ils faisoient entrer, pleine

de vin, par un trou de la muraille du jardin, & qu'ils vuidoient dans la chambre de Boivin.

M. DE LA RIVIERE.

Il n'eſt pas poſſible!

M. D'AVARIN.

Celui qui la portoit eſt tombé dans l'eſcalier, la bouteille eſt caſſée, & en voici le gouleau que j'ai apporté exprès; ſi vous voulez vous convaincre de ce que je vous dis, l'odeur du vin répandu vous prouvera tout ce que j'avance.

M. DE LA RIVIERE.

Quoi, Meſſieurs, vous avez ainſi abuſé de ma crédulité?

M. BOIVIN.

C'eſt un tort dont nous nous ſommes repentis dans l'inſtant. Quand on a fait une faute, elle entraîne dans une autre, & nous avons voulu nous excuſer.

M. DE LA RIVIERE.

Et vous avez employé le menſonge ?

M. DE LA VIGNE.

Il eſt vrai : il nous a même paru plaiſant ; mais nous nous ſommes repentis promptement, & ſi vous voulez bien vous le rappeller, vous n'avez pas voulu nous entendre, ni reprendre votre argent.

M. DE LA RIVIERE.

Il eſt vrai. Quoi, vous m'auriez dit la vérité ?

M. BOIVIN.

Oui, Monſieur ; il y a même longtems que nous héſitons à vous inſtruire du mauvais traitement que nous éprouvons ici. Nous avions cherché à nous en conſoler d'une maniere qui, je l'avoue, eſt contre la regle de cette maiſon ; & la gaieté qu'elle nous inſpiroit, nous faiſoit patienter ; mais la mauvaiſe opinion que M. d'Avarin a

cherché à vous donner de nous, nous oblige enfin à rompre le silence, non pas pour nous justifier de deux fautes qui nous rendent très-coupables envers vous, mais dont il est la cause.

M. D'AVARIN.

Moi ?

M. RAISIN.

Oui, Monsieur.

M. D'AVARIN.

Je n'ai rien à me reprocher.

M. BOIVIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, votre avarice.

M. D'AVARIN.

Monsieur, vous souffrez qu'on m'insulte.

M. DE LA RIVIERE.

Laissez-les parler ; je vous réponds de faire justice à qui il appartiendra.

M. DE LA VIGNE.

C'eſt ce que nous vous demandons.

M. DE LA RIVIERE.

Continuez, M. Boivin.

M. BOIVIN.

L'auſtérité de vos mœurs, Monſieur, vous fait ignorer quels ſont les alimens dont on nous nourrit, & quel eſt le vin que nous buvons ; mais vous pourrez vous en convaincre aujourd'hui même, ſi vous voulez en faire l'eſſai.

M. DE LA RIVIERE.

Je le ferai dès ce ſoir, & j'ai eu tort juſqu'à préſent de n'y avoir pas penſé. La viande me fait mal, voilà pourquoi je n'en mange pas ; je n'aime point le vin, ainſi quand je le trouverai bon, je crois que vous en ſerez contens. Si l'abbé n'eſt pas avare, il eſt au moins trop économe ; & ce n'eſt

pas mon intention que l'on meure de faim dans cette maison.

M. DE LA VIGNE.

Songez, Monsieur, combien nous vous respectons, & que c'est la crainte de vous causer le moindre chagrin qui nous a empêché de nous plaindre.

M. DE LA RIVIERE.

Nous ne pouvons pas disconvenir que nos torts sont égaux ; mes enfans, pardonnez-nous.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

Ah ! Monsieur !

M. DE LA RIVIERE.

Le louis que je vous avois remis est une amende envers les pauvres ; à quoi je me condamne pour ma négligence ; distribuez-le leur. Oublions Dame Jeanne pour toujours ; & au lieu du *De profundis* que nous devions

chanter pour elle, allons chanter un *Te Deum* en actions de grace de ce que la vertu regne toujours ici, & que la haine & l'envie vont en être bannies à jamais.

Il ne faut pas juger sans savoir.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du quatrieme Volume.







BIBL
Sc
Pr
N